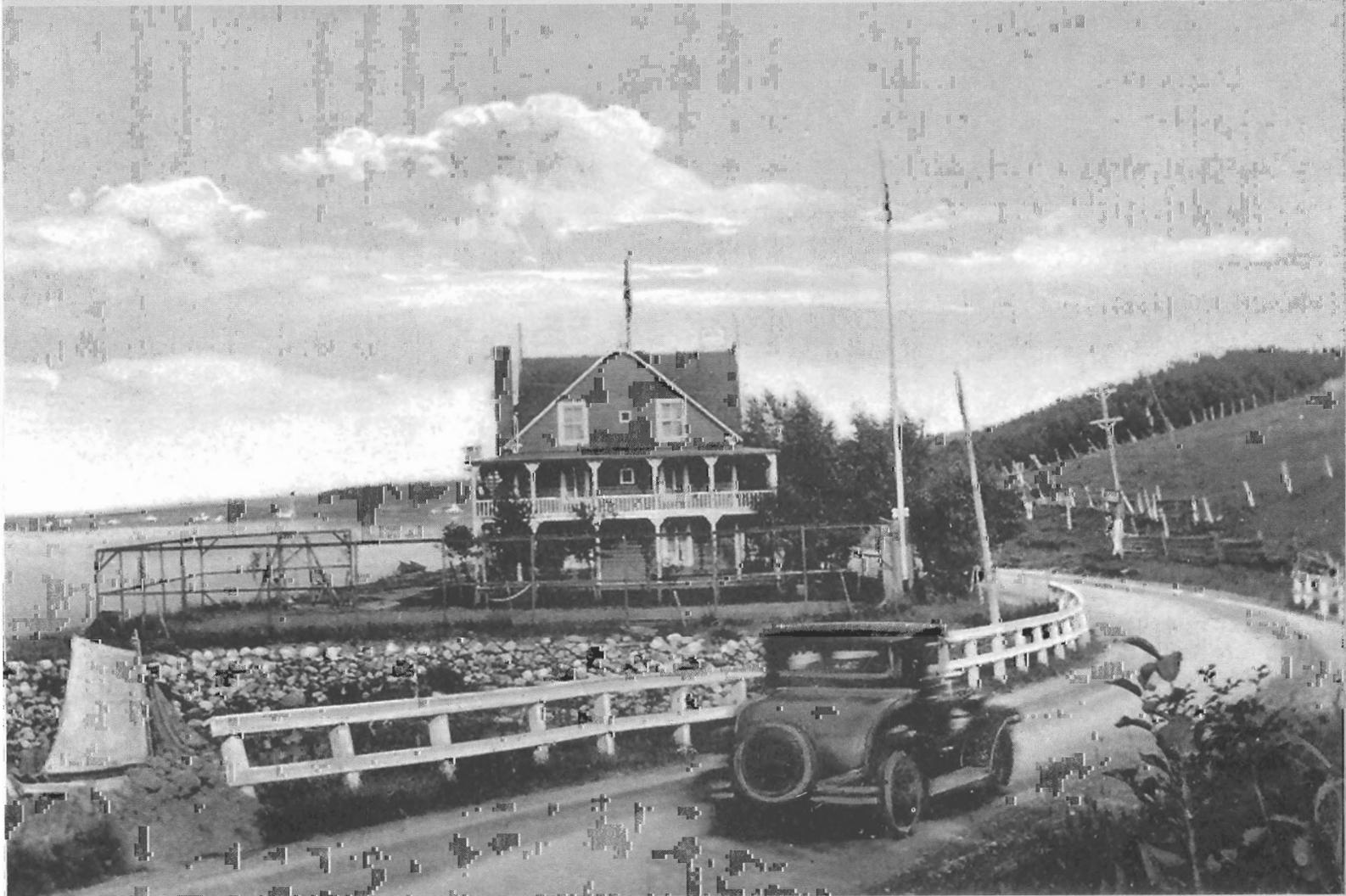


L'Estuaire

Revue d'histoire des pays de l'estuaire du Saint-Laurent

Volume XXIV, numéro 1 (58), janvier 2001 7,95\$

Mémoires de guerre
Rimouski au temps d'Adèle Lamontagne
Le Bas-Saint-Laurent et le fleuve
L'aéroport de Rimouski
Le folklore gaspésien



Hôtel Ste-Luce (sur Mer), Via Luceville (C.N.R.), Co. Rimouski

L'Estuaire

Revue d'histoire des pays de l'estuaire
du Saint-Laurent

(Auparavant Revue d'histoire du Bas-
Saint-Laurent)

Publiée deux fois l'an par le GRIDEQ de
l'Université du Québec à Rimouski (le
Groupe de recherche interdisciplinaire
sur le développement régional, de l'Est
du Québec et la Société d'histoire du
Bas-Saint-Laurent).

Comité de rédaction:

Paul LAROCQUE, historien

Jean LARRIVÉE, agent de recherche au
GRIDEQ

Pierre COLLINS, archiviste à la biblio-
thèque de l'UQAR

Graphiste:

Richard FOURNIER, Service des com-
munications UQAR

Traitement de texte:

Jean Larrivée

Impression:

Transcontinental Impression

Impression des Associés (Rimouski)

Politique rédactionnelle:

Les personnes intéressées à publier
des articles, notes de recherche, notes
biographiques ou comptes rendus
peuvent faire parvenir leurs ma-
nuscripts ou disquettes (WORD PC) en
tout temps. Les textes devront être sur
un format 8,5 x 11 à **double interligne**
avec un maximum de **15 pages**.

Il n'est pas nécessaire d'être un spé-
cialiste pour publier dans la revue
L'Estuaire. Le comité de rédaction
peut, dans certains cas, assurer un
support technique aux auteurs. Les
textes sont lus par le comité et recom-
mandés, selon le cas pour publication.
Les auteurs demeurent cependant
responsables du contenu de leurs
textes. Une invitation cordiale est faite
aux intéressés.

Dépôts légaux:

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

ISSN-1484-6969

© Tous droits réservés, L'Estuaire,
2001

La reproduction des textes et des pho-
tographies est interdite sans la permis-
sion du Comité de la revue

Photographie de la page couverture:

Carte postale illustrant l'Hôtel Ste-
Luce.

Sommaire

L'Estuaire

Volume XXIV, numéro 1 (58), janvier 2001

	Page
Éditorial	2
<i>Paul Larocque</i>	
Mémoires de guerre d'un Gaspésien	3
<i>Émilien Dufresne et Danielle Dufresne</i>	
Emmanuel Coulombe: sur la route d'un menuisier	9
<i>Mario Bélanger</i>	
Rimouski au temps d'Adèle Lamontagne 1858-1875. Partie 3: Commerce et société	10
<i>Mario Mimeault</i>	
La pêche au saumon dans l'anse aux Coques	18
<i>Béatrice Chassé</i>	
Le Bas-Saint-Laurent et le fleuve: des relations disparues	20
<i>David Saint-Pierre</i>	
L'aéroport de Rimouski: quelques notes historiques	27
<i>Jean Larrivée</i>	
Chroniques rimouskoises: Le Séminaire de Rimouski (1863-1967): repères chronologiques	30
<i>Emmanuel Rioux</i>	
Vieux écrits: Marius Barbeau et le folklore de la côte nord gaspésienne ..	33
<i>Pierre Collins</i>	
Nouvelles brèves	38
<i>Jean Larrivée et Euchariste Morin</i>	
Des livres à lire!	40
<i>Jean Larrivée</i>	

Pour s'abonner à la Revue:

(deux numéros par année)

Individu	20 \$	Individu (soutien)	25 \$
Institution	35 \$	Institution (soutien)	50 \$

Faire votre chèque au nom de

La Société d'histoire du Bas-Saint-Laurent

et expédiez votre commande à:

Pierre Collins 300, allée des Ursulines

Rimouski, Québec, G5L 3A1

418-723-1986 poste 1669

Visitez notre site WEB: <http://www3.uqar.quebec.ca/grideq/>

Depuis quelque temps, le légendaire semble connaître une nouvelle vogue. Il arrive même que les conteurs de légendes soient invités à s'exprimer dans le cadre de soirées très fréquentées, comme c'est le cas à Trois-Pistoles, pour ne mentionner que ce lieu. Voilà une résurgence qui aurait plu à Marius Barbeau, l'un de nos plus célèbres ethnographes, infatigable chasseur de légendes. Lui-même ne dédaignait pas, à l'occasion, afficher ses talents de raconteur. Pour vous en convaincre, lisez le texte de Barbeau sélectionné par Pierre Collins. L'extrait choisi nous fait parcourir une section de la Gaspésie en 1940, époque où cette région n'était encore éclairée que par des lampes à l'huile. Les longues soirées hivernales y étaient propices à la communication orale.

Ce numéro de la Revue contient également les témoignages de personnes bien vivantes, qui ont beaucoup à raconter. Émilien

Dufresne, avec l'étroite collaboration de sa fille Danielle, évoque pour nous ses souvenirs relatifs à la Deuxième Guerre mondiale. À dix-huit ans, il s'est enrôlé dans l'armée canadienne. Par un certain jour de

juin 1944, il s'est retrouvé sur une plage normande balayée par le feu ennemi. Un témoignage de première valeur, auquel l'auteur entend donner une suite.

Le récit de la vie professionnelle d'Emmanuel Coulombe, recueilli et résumé par Mario Bélanger, illustre une fois de plus l'importance des déplacements que de nombreux Bas-Laurentiens ont dû effectuer depuis les années cinquante pour gagner leur vie. M. Coulombe a connu un cheminement propre à des milliers de travailleurs masculins de son époque: du travail en forêt aux métiers de la construction...

Dans le troisième et dernier volet de sa présentation du Rimouski des années 1858-1875, Mario Mimeault met également en valeur un témoignage, épistolaire cette fois: celui d'Adèle Lamontagne, observatrice aux commentaires piquants. L'auteur relève avec brio un défi de taille: bien rendre le contexte dans lequel a vécu la rédactrice de la correspondance consultée.

À partir de certains souvenirs de sa jeunesse, Jean Larrivée retrace pour nous quelques notes historiques sur l'aéroport de Rimouski tout en faisant à l'occasion quelques comparaisons avec l'aéroport de Mont-Joli.

Notons que le collège-séminaire de Rimouski a été créé à l'époque du long séjour rimouskois d'Adèle Lamontagne. Pour le bénéfice de la Revue et de ses anciens compagnons d'études récemment réunis en conventum (classe de rhétorique de 1950), Emmanuel Rioux a dégagé les grandes dates de la vie institutionnelle et culturelle de son *Alma Mater*.

Êtes-vous de ceux pour lesquels le fleuve a une résonance magique? Hélène Chassé, à partir de la présentation d'un document ancien, nous rappelle qu'il fut un temps où le fleuve et ses moindres affluents étaient riches en ressources convoitées et parfois disputées.

Le fleuve garde-manger: ce n'est là qu'un des volets évoqués dans le texte de David Saint-Pierre. Aurions-nous tourné le dos au fleuve? Oublié tout ce qu'il a représenté et représente encore? Un texte-bilan qui débouche sur de stimulantes réflexions.

Un bon hiver de la part du comité de rédaction.

Paul Larocque pour Pierre Collins et Jean Larrivée



Éditorial

Mémoires de guerre d'un gaspésien

Émilien Dufresne et Danielle Dufresne

Avant-propos

Mon père Émilien Dufresne est né à Pointe-à-la-Frégate en Gaspésie le 23 janvier 1923. Lorsque la Deuxième Guerre éclata, il n'avait que 16 ans et lors de son enrôlement, il en avait 18. Aujourd'hui à 77 ans, il partage avec nous le début de sa vie d'adulte confronté à une réalité peu commune. À partir de ses notes personnelles et de ses souvenirs, encore bien présents en lui, nous avons ensemble écrit ce texte. L'histoire que nous vous présentons raconte le début de son aventure. Il y aura probablement une suite à ce récit. Nous espérons, mon père et moi, que ce voyage dans l'intimité de son passé saura vous toucher et vous transmettre l'urgence d'œuvrer pour la paix entre les peuples. Je veux que vous sachiez et qu'il sache aussi combien je suis fière de lui. Écrire avec lui ses mémoires est pour moi un grand honneur.

Danielle Dufresne, juillet 2000

L'engagement

Je suis dans le bois à l'Anse-Pleureuse, un nom très romantique bercé par la légende d'une jeune française d'un autre siècle qu'on aurait abandonnée sans son amant. Se sentant seule et triste, elle mêlait ses larmes à l'eau qui donne vie à cette anse. J'ai 18 ans, il fait chaud, je suis là depuis deux semaines à couper du bois de quatre pieds pour faire du papier journal, celui bien précieux qui nous amène les nouvelles du monde. Je me sens bien et c'est mon premier travail en dehors de chez moi. La maison de mes parents est située à Pointe-à-la-Frégate, petit village gaspésien perché sur la pointe la plus avancée du fleuve. Nous profitons d'un paysage extraordinaire malgré le vent plutôt violent tout au long de l'année. Le travail de bûcheron est dur, surtout pour un jeune homme sans expérience comme moi, j'ai de la misère à affûter ma scie, une scie qui fonctionne à bras. Il faut pousser et tirer tout le temps, sans relâche, pour arriver à se tailler un petit salaire. Les journées se ressemblent toutes, sans pour autant être monotones. Le matin, après un copieux déjeuner, on part avec notre dîner dans un sac et des galettes en réserve pour la collation de l'avant-midi. On coupe sans arrêt et cela nous demande beaucoup d'énergie, on prend la scie bien aiguisée et on y va

de notre mouvement de va-et-vient creusant les arbres jusqu'à ce qu'ils tombent vaincus à nos pieds. Le camp est situé à un bon mille de marche dans un petit sentier étroit bordé d'arbres qui ont pu éviter les dents de nos croqueuses de bois.

La routine du soir prolonge celle de la journée. Dans les camps isolés, après une bonne douche revigorante et un souper abondant nous n'avions que peu de chose à faire. C'est justement en soupant ce 24 juillet 1941 que j'ai

entendu dire qu'il y avait une troupe de soldats et d'officiers postée à Sainte-Anne-des-Monts pour faire du recrutement, et paraît-il qu'ils seraient à Cloridorme le 26. J'avais deux jours pour retourner chez moi, je n'avais pas de temps à perdre, ma décision venait d'être prise.

Après le souper, je pars avec Poitras de Mont-Louis, celui qui livrait la nourriture au camp. On arrive à Mont-Louis dans la soirée, je couche à l'hôtel de la compagnie qui ne coûtait rien aux employés et le lendemain matin après un abondant déjeuner à l'aube, je passe au bureau du commis pour me faire payer: en quinze jours, j'avais gagné 85 dollars. Avec mes quelques bagages accrochés à la ceinture, je prends la route à pied, en espérant arriver pour le 26. J'ai eu la chance d'embarquer avec un Fournier de Manche-d'Épée à Grande-Vallée. Les chevaux avançaient plus vite, cela m'a fait gagner pas mal de temps. J'ai continué les derniers milles à pied, en marchant à vive allure faisant une pause de temps en temps de quelques minutes pour me permettre d'admirer ces montagnes sublimes et le bleu tranquille de ce fleuve que je m'apprêtais à quitter. Je suis finalement entré dans la maison de mon père vers 9 heures le soir.

Je ne voulais pas leur dire ce que j'avais en tête car pourquoi les



Émilien Dufresne en tenue militaire.

inquiéter inutilement. Quand ma mère m'a demandé pourquoi j'étais revenu, sachant très bien que mon travail me plaisait, je lui ai répondu qu'après avoir réglé certaines affaires j'y retournerais. Je leur ai remis 50\$ des 85\$ que j'avais gagnés et la soirée s'est écoulée lentement en jasant de tout et de rien. Un brin nerveux, je suis monté me coucher.

Le lendemain, le 26, jour J pour mettre mon plan à exécution, je prends un taxi et je me rends à l'église de Cloridorme, là où se sont installés les soldats et les officiers recruteurs. Le chauffeur de taxi, Henri Côté, me demande qu'est ce que je vais faire là et banalement je lui réponds «je m'en vais dans l'armée». Sans m'en glisser mot, il retourne en douce et revient une demi-heure plus tard accompagné de mes parents. Ils me demandent surpris «qu'est ce que tu viens faire ici?». Je leur réponds tout aussi nonchalant: «je m'en vais dans l'armée».

Mon père Émile est vétéran de la Grande Guerre et je crois qu'il n'était pas très content de ma décision mais, je n'avais pas besoin de sa permission. Le choc a été davantage pour ma mère Martine, elle pleurait, s'inquiétait, je me rendais compte qu'elle trouverait mon absence difficile, elle s'imaginerait toutes sortes de malheurs, les pires scénarios prendraient forme dans sa tête. Je sais et elle sait aussi que la guerre n'est pas un jeu et bien qu'étant l'aîné des garçons, à 18 ans j'étais encore son petit enfant. Ma décision étant irrévocable, je l'ai consolée comme j'ai pu. Voyant sa peine et pour calmer ses craintes, nous sommes entrés dans l'église pour prier ensemble la bonne Sainte Anne. La mère de Marie a toujours été ma protectrice, je lui voue depuis longtemps un amour sincère que le temps n'a pas amoindri. Sainte Anne est ma préférée encore aujourd'hui et je suis convaincu que ce jour-là elle a su redonner espoir à ma mère.

Le voyage de recrutement dont je faisais maintenant partie continue son tour en passant de village en village en longeant la péninsule gaspésienne. À chaque arrêt, quelques hommes et jeunes hommes joignaient volontairement les rangs de l'armée

canadienne. Partout on répétait le même scénario; on rencontre les autorités locales, on parade dans les rues et on repart toujours un peu plus nombreux qu'à l'arrivée. Rendu à notre dernière destination, la Citadelle de Québec, j'ai eu à passer plein d'examins; en fait, j'ai été scruté à la loupe de la tête aux pieds. Comme j'étais jeune et en bonne santé j'ai pu signer mon engagement réel. À partir de ce moment, ils m'ont habillé d'un bout à l'autre et ils m'ont transféré à Valcartier.

L'apprentissage de la vie un peu plus rude a dû se faire assez rapidement, car ils sont pressés dans l'armée de nous voir briller comme des pépites de diamants. Nous étions trente dans la baraque qui m'a été assignée, trente gars bien alignés avec une seule obsession, faire notre lit comme la championne mondiale des concierges de grand hôtel. Pas un faux pli ne devait apparaître ailleurs que sur notre visage tout plissé sous les efforts à fournir, car dans les premiers combats il nous a fallu vaincre les couvertures. L'entretien de l'uniforme fait l'objet d'un rituel en éternel recommencement: nous devons le faire resplendir comme une belle pièce d'argenterie coincée dans un rayon de soleil.

Le camp le plus près de chez moi pour réaliser la prochaine étape de l'entraînement était Rimouski. J'y ai rencontré plein de jeunes de la Gaspésie, Samuel de St-Maurice, Dupuis de Rivière-au-Renard, Côté de St-Majorique, les frères Fournier et plusieurs autres qui comme moi avaient décidé de se confronter à cette dure réalité du combat. La guerre était encore loin de nous et malgré l'uniforme et la vie dans cette base militaire, elle n'apparaissait pas encore très réelle, elle demeurait l'objectif un peu trouble qui justifiait notre présence dans ce camp.

Nous marchions sans arrêt tous les jours et cet entraînement me paraît, à mon insu, à survivre aux douleurs dans lesquelles je serais plongé plus tard en plein coeur de ce conflit planétaire. En plus de la marche, on devait renforcer nos corps et l'entraînement en gymnase m'a mis en contact avec certains muscles que je

n'avais jamais sentis auparavant. En manipulant la carabine, la mitrailleuse, le mortier et les grenades, je prenais de plus en plus conscience que tous ces engins ne me serviraient probablement pas à tirer sur quelques petits animaux errants dans les sous-bois derrière mon village. Après avoir appris à utiliser la boussole et à lire les cartes, je ne pouvais pas m'imaginer que ces gestes maintenant quotidiens et banals allaient un jour me permettre de survivre.

C'est vendredi, on a du temps libre jusqu'à lundi midi, la première permission après plusieurs mois en dehors de chez-moi. J'avais hâte de revenir, j'étais content de revoir mes amis, ma famille et les montagnes. Nous étions quelques-uns qui vivaient dans le même bout, alors nous avons décidé de prendre un taxi à Rimouski, car il n'y avait pas de service d'autobus, et le chauffeur nous offrait un bon prix aller-retour désirant lui-même passer quelques jours chez les siens. Les deux Fournier sont allés à St-Majorique, Samuel a débarqué à St-Maurice chez son père lui aussi. En octobre, les montagnes nous démontrent leur dernier sursaut d'euphorie avant de tout laisser tomber pour l'hiver. Les couleurs du paysage me permettent de percevoir le calme et de ressentir dans mon être que je suis chez moi. J'ai revu avec plaisir toute cette jeunesse que je n'avais pas vue depuis mon départ en juillet. Je me suis amusé et le samedi soir j'en ai profité pour aller danser et arroser mes pas d'une bonne bière bien froide et pétillante, comme avant. Le dimanche, le ciel bleu clairsemé de petites ouates blanches m'inspirait le repos et, tranquille à la maison, j'ai répondu aux multiples questions qu'une mère ne peut s'empêcher de poser à un fils qui navigue maintenant loin de son giron protecteur.

Lundi matin, à l'heure où la nuit s'incline religieusement devant le soleil, mes bagages sont prêts et j'attends les gars. Midi approche dangereusement et pas de taxi à l'horizon. J'appelle Samuel et il m'annonce très décontracté que le départ sera pour mardi matin. Ben non! Je lui dis, «écoute mon homme on va être désér-

teur!» mais Samuel trouvait que ce n'était pas bien grave. Bon! Enfin on verra.

Le sergent est un homme qui n'est pas très aimé des soldats et les officiers ne semblent pas toujours l'apprécier non plus. Il n'a évidemment pas cru à l'histoire d'automobile qui ne fonctionnait plus. Le commandant qui n'a pas plus de sens de l'humour que le sergent nous a convoqués dans son bureau et évidemment ne gobe pas lui non plus notre histoire de voiture brisée. On se retrouve tous condamnés à une heure de «drill» avec tout l'équipement sur le dos, masque à gaz inclus. Avancer au pas de course avec une charge aussi lourde devient vite fatigant; on a beau être jeune et fringant, le poids du stress et de l'équipement nous faisait courber l'échine comme des vieillards et notre

Ce petit homme coléreux était quand même un grand malin, il avait son idée et la bonne avec ça. Il décide de ne pas rapporter l'incident. Toujours est-il que le soir il invite Samuel à faire un p'tit tour derrière la baraque. On arrête tous de respirer. Nous savons très bien qu'ils n'iront pas jouer à la marelle, car ils ne sont pas très copains. Devons-nous intervenir? Notre ami est-il en danger?

Après dix longues minutes d'angoisse insoutenable, je vois mon Samuel revenir en riant dans sa barbe, le sergent derrière lui tentant de dissimuler un oeil un peu trop voyant qui laissait paraître des ombres suspectes descendant sur ses joues. «Je lui ai donné la leçon qu'il méritait», avait lancé notre Samuel fantasque comme un ours devant une table de piquenique.



Militaires prêts pour la parade au camp 55 (François Dornier et Marie-Claude Joubert, *Soldats de la côte... Les Fusilliers du Saint-Laurent...* 1992, p. 69).

énergie s'écoulait comme une belle chute sur le dos d'une montagne. Quelques minutes avant le repos tant attendu, je vois mon Samuel se pencher, il ramasse une roche et attend sa chance. Vlan! Dans un moment bien approprié, il lance sa pierre et le sergent la reçoit comme une gifle sur le côté du visage, bout de verrat! Ça n'a pas été long que l'ordre de se mettre à l'attention à résonner dans nos oreilles comme un tonnerre de printemps, évidemment personne n'osa parler.

C'est sûrement inutile de spécifier que cette permission a été la dernière. Mon séjour à Rimouski s'est poursuivi sans recevoir aucune passe pour retourner dans mon coin de pays.

Le temps continue de s'étirer comme un voile sur le dos d'une mariée, entre l'entraînement et le manie-ment d'armes à Valcartier. Je suis maintenant caporal. J'ai bien réussi mon cours de sous-officier et j'ai signé mon papier pour aller de l'autre côté. J'ai toujours été assez volontaire pour des actions téméraires. J'étais jeune,

en santé avec toujours le goût d'être en avant, de bouger. Je me disais que j'irais combattre les Allemands puisque si on les laissait faire, allez savoir ce qu'il adviendrait de nous autres. Hitler est ambitieux et sa soif de puissance semble sans limites, les dégâts qu'il provoque me donnaient le sentiment que je devais m'en mêler, donc un matin l'annonce est faite: Le caporal Émilien Dufresne du régiment des Voltigeurs de Québec doit partir à Halifax et de là traverser l'Atlantique.

J'ai passé les fêtes avec les miens en Gaspésie et lors de mon dernier 24 heures j'étais à Québec avec de nombreux amis. Je pensais que c'était la dernière fois qu'on se rencontrerait. Ce départ-là apparaissait comme le vrai départ, la raison ultime de toute cette aventure. La guerre me rattrapait. Depuis plusieurs mois, tout me préparait à vivre cette grande traversée et, aujourd'hui, je priais pour qu'elle ne devienne pas une traversée sans retour.

L'armée a beau être très organisée, les imprévus nous bousculaient quand même au moment où on s'y attendait le moins. La grande traversée angoissante était repoussée pour encore 72 lourdes heures. Quoi qu'il en soit, mon plan était d'utiliser ce répit pour retourner voir ces amis que je venais de quitter soi-disant pour longtemps. Cette permission fut véritablement ma dernière.

La traversée

Au mois d'avril 1942, j'ai pris le train pour Halifax et de là un bateau canadien pour l'Angleterre. Ce n'était pas un très gros bateau; nous n'étions que 200 soldats et officiers mais il y en avait tout un contingent, des dizaines de bateaux traversaient en même temps. En 1942, l'océan Atlantique n'était pas une petite mer tranquille bercée par le roulis un soir de pleine lune. C'était une mer envahie par la guerre, tachée de noir, elle faisait résonner à nos oreilles les sons plus ou moins lointains des torpilles sous-marines accompagnés de rugissements menaçants. C'était mon premier grand voyage en mer!

Je me laissais quand même impressionner par la beauté et la ma-

gnificence du spectacle que la nature m'offrait aussi généreusement. Partout où je regardais, au-delà des navires de guerre, j'admirais l'immensité qui se déployait devant moi pour la première fois. Sur le pont, je pensais qu'il n'y aurait plus jamais de terre ferme et que ce tangage agréable serait dorénavant inscrit pour toujours dans le rythme de mon sang. J'étais bien nourri et coucher dans un hamac me faisait dormir comme un bébé. Comme le temps change constamment et sans préavis, le deuxième matin il faisait tempête. C'est là que j'ai commencé à être malade.

Le paradis se transforme en enfer, je suis blanc, je suis vert. Tout tourne et bascule et je suis incapable de résister à l'appel incessant des toilettes. Mes entrailles traînent à mes pieds et je me demande dans quelle galère je me suis embarqué. Je suis resté couché six jours sur sept à manger la morue salée que le cuisinier distribuait aux malades, car vous pensez bien que je n'étais pas le seul à réagir aussi fortement.

L'Angleterre

Enfin on arrive, pas tout à fait sain mais sauf, sur la côte anglaise. Nous sommes escortés par des corvettes, des torpilleurs et des lanceurs de bombes sous-marines. Je faisais maintenant partie du régiment de la Chaudière et j'étais fin prêt à affronter cette nouvelle étape de mon aventure.

Les neuf régiments de la troisième division canadienne gardaient les côtes anglaises à tour de rôle. Nous demeurions dans des maisons louées par le gouvernement canadien à Pevensey-Bay. Nous étions de six à dix gars, selon la grandeur de la maison, deux par chambre partageant une salle de bain qui avait un réservoir d'eau chaude fonctionnant au gaz. La cuisine était commune à tous, comme un grand réfectoire, dans une maison à part au centre de la rue juste à côté du quartier général du régiment. Arrivé dans ce nouveau camp, où toutes les maisons pareilles sont alignées sur la même rue, je me sentais un peu dépaysé et j'étais bien convaincu de ne connaître personne.

Toutefois un jour, j'ai eu le plaisir de reconnaître un de mes cousins, Étienne Poirier qui lui était parti de Pointe-à-la-Frégate depuis plusieurs années déjà.

L'entraînement militaire continue, car maintenant la guerre se pavane sournoisement parmi nous. De l'extérieur tout semble pareil, mais je sens que je dois m'adapter à un environnement totalement différent. Ce territoire m'est inconnu; la mentalité et la langue des gens d'ici, bien que voisines, demeurent à être apprivoisées et un bon moyen d'apprendre toutes ces nouveautés est de me promener en ville.

Le camp était en retrait des centres urbains tout en étant suffisamment près pour m'y rendre à pied. Comme le cœur de l'entraînement était de marcher et bien je marchais. Quelles magnifiques découvertes j'ai pu faire en me promenant. Prendre le temps de regarder les belles maisons et essayer de deviner, à travers les coups d'oeil furtifs jetés derrière les dentelles, ce que se disent les occupants. Admirer les arrière-cours bien clôturées et m'imaginer que je suis le jardinier qui fait naître et pousser ces arcs-en-ciel répandus à mes pieds. La banlieue anglaise m'apparaissait bien entretenue, propre et coquette. Je me disais qu'il devait être agréable d'y vivre si on excluait le spectre de la guerre qui figeait les sourires et faisait claquer les dents.

Deux mois après mon arrivée à la base militaire canadienne en Angleterre, j'ai suivi et réussi un cours de conduite. J'ai eu ensuite la garde d'un Jeep et je devais conduire les officiers de liaison d'un régiment à l'autre un peu partout en Angleterre. Le major Guy Savoie est celui avec qui je suis demeuré le plus longtemps. Je le conduisais partout où ses affaires l'appelaient. Je lavais son linge, pressais ses habits, lustrais ses bottes, enfin je m'arrangeais pour qu'il soit toujours impeccable. Il me disait souvent qu'il n'était jamais gêné de se pavaner grâce à mes bons soins; il était content et moi j'étais fier de lui. La vie s'installe avec sa petite routine entre le major, l'entraînement et les sirènes nous obligeant de temps en

temps à nous mettre à l'abri. Un soir en revenant de Londres, je raccompagne le major Savoie chez lui. Il partageait une maison avec trois autres officiers; je le salue, il me dit bonsoir et à demain 8 heures. Je vais stationner mon Jeep et je retourne chez moi, comme d'habitude. Soudainement les sirènes se mettent à rugir et à me donner des frissons dans le dos. Je cours pour entrer dans un abri conçu pour nous protéger. On compte les bombes qui nous tombent sur la tête, on espère en silence que tout le monde ait eu le temps de se cacher et quand le bruit d'enfer cesse, on sort réparer les dégâts. En faisant le tour, je m'arrête à la maison du major. Les décombres envahissent la rue, la poussière est à peine retombée, le va-et-vient des soldats et officiers est impressionnant, on sent la nervosité apparaître à travers les pores de la peau comme si la sueur représentait toute l'horreur que l'on est incapable d'accepter véritablement. Une bombe est tombée juste sur la chambre du major Savoie, j'ai aidé à évacuer son corps. J'ai envie de lui rendre hommage, c'était un homme sympathique. Il se plaisait à me raconter sa Beauce natale et moi je lui faisais connaître ma Gaspésie.

À partir de Bournemouth, les entraînements ont changé. À Inverness, en Écosse, c'était vraiment de plus en plus sérieux et intense. Dans les montagnes écossaises, ce n'était plus une sinécure et les paysages défilaient sans que personne ne prenne le temps de les admirer. De temps en temps, nous croisons des bergers avec leur troupeau, mais la plupart du temps nous étions seuls et nous passions nos journées à ramper et à tirer dans le but de s'habituer à toutes sortes de terrains et de situations. Pendant deux semaines on a ainsi rampé, tiré avec des mitrailleuses, des mortiers, des grenades, sous la pluie ou le soleil. La nature n'avait plus aucune importance. Nous devons toujours nous imaginer en danger de mort devant des gars entraînés eux aussi à nous tuer et à nous croire dangereux, et nous l'étions! C'était ça l'objectif de l'entraînement, faire de nous des gars dis-

posés à tuer et à être tuer. On finissait par perdre de vue les raisons profondes de cette haine et le monde n'était plus qu'un gros réservoir d'ennemis prêts à nous tomber dessus.

Revenu à Southampton, on a commencé à entendre parler de débarquement. Il y avait beaucoup de monde, plein de civils en réunion, des officiers partout difficiles à suivre tant leurs mouvements étaient rapides, presque improvisés. Les soldats messagers couraient de tous les côtés délivrant des ordres et attendant des réponses. Je me sentais un peu moins à l'aise. Un soir, ils nous ont même donné un nom de code: «Overlord».

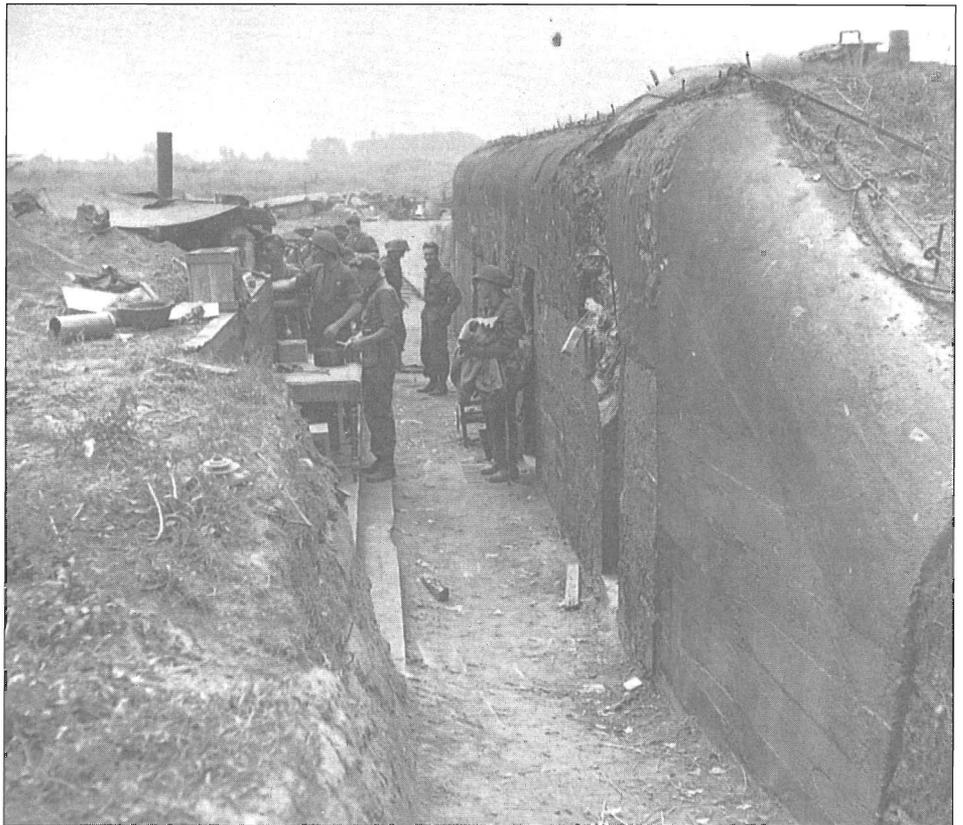
J'ai dû quitter les majors et reprendre ma place au sein du peloton 8 de la compagnie A, rejoindre mes compagnons de combat.

L'entraînement est de plus en plus rude mais aussi de plus en plus précis. En plus des engins de guerre que je manipule depuis le début de cette aventure, je dois scruter les terrains, remarquer le moindre objet, chaque arbre et chaque pierre doivent être retenus comme si ma vie en dépendait. Il y avait aussi les mines, dangereuses et tueuses, que j'ai appris à surveiller à chacun de mes pas. Être vigilant, être attentif à tout ce qui est perceptible et plus encore.

Dans les premiers jours de juin 1944, ils nous embarquent sur des bateaux. Là, c'était comme au cinéma, un écran géant devant nous pour nous montrer tout ce que nous devons voir et savoir. Il fallait être sérieux car une mission s'annonçait et le danger toujours un peu flou devenait plus palpable à mesure que le temps passait. Ils nous présentaient les cartes de tous les villages normands avec l'emplacement exact de leurs habitants. Nous savions où se trouvaient les Allemands avec leurs nids de mitrailleuses. Les informations étaient claires, concrètes et précises. J'ai passé quatre jours sur ce bateau à étudier tous les recoins de l'endroit prévu pour la mission. Ils nous disaient à quel point ces informations étaient primordiales pour notre survie à tous et je crois que tout le monde savait, effectivement, que ce n'était plus un jeu. Le réel était parmi nous, un réel particulièrement mys-

térieux car le secret n'était pas encore totalement dévoilé. Ils nous disaient simplement de bien apprendre, d'être minutieux, de ne rien oublier, car c'était une question de survie. Le soir du 5 juin au souper le commandant nous annonce sa grande nouvelle: «Le jour J c'est demain, car la température le permet. N'oubliez pas les gars que vous êtes bien préparés et que vous savez quoi faire. Le débarquement est fixé

repassé et on repasse ce que nous aurions à faire le lendemain. Je me couche, comme tous les autres, mais je suis incapable de dormir, comme tous les autres aussi probablement. J'ai l'impression que mon cerveau va exploser. C'est incroyable tout ce qui me passe par la tête. Je pense à ma famille, à mon passé, aurais-je un avenir? Qu'est ce qui va se passer demain? Je me sentais comme devant



Militaires dans un «Blockhaus» (ANC, PA 116513, reproduit dans Bill McAndrew et al. **Normandie 1944. L'été canadien**, Montréal, Éditions Art Global, 1994, p. 81).

pour six heures, notre plage est Bernières-sur-Mer et notre objectif intercepter, aux mains des Allemands, 6 canons 88mm. Le Canada et le monde libre comptent sur vous».

Pour des fantassins comme nous, c'est beaucoup, car ces canons avaient une épouvantable réputation. Ils étaient montés sur des chars d'assaut capables de faire reculer n'importe quelle armée. On se disait que l'on avait peut-être surestimé, que cela serait impossible à prendre et que finalement nous servirions de chair à ces canons. Après le souper, on

un abîme, le néant s'imposait jusqu'à me faire prendre conscience à quel point ma vie ne tenait qu'à un mince fil. Je ne dois pas m'imaginer le pire mais puis-je faire autrement? J'ai peur, j'ai 21 ans. Est-ce possible que je sois né pour vivre si peu de temps?

Le débarquement

La réalité dépasse la fiction: le matin du 6 juin 1944, j'ai rencontré la mort, celle qui est gluante et qui apparaît invincible. La mort qui ne permet plus de croire à l'éternité dorée d'un paradis promis car tout autour rap-

pelle l'enfer. Il y a des navires de guerre à perte de vue bondés d'hommes de différentes nationalités. Je dois descendre sur un petit bateau et tenter de débarquer sur cette plage où je sais être attendu autant par les villageois, victimes silencieuses de ce conflit, que par les ennemis aussi bien préparés que moi. Je ne sais plus à quoi je pensais quand j'étais dans l'eau jusqu'aux épaules avec mon fusil au bout de mes bras. Avancer lentement avec vigilance pour ne pas me faire exploser comme plusieurs copains autour de moi qui virevoltaient pour leur dernier moment. J'avais les oreilles tellement remplies de bruit ahurissants que je souhaitais certainement devenir sourd pour ne plus jamais réagir à toutes ces horreurs. Le pire, s'il est possible d'imaginer pire, c'est sans doute la consigne du chacun pour soi. Sauver sa peau, foncer droit devant, empressé et vigilant. Pendant tout le temps de l'entraînement, les soldats d'un même régiment sont ensemble, on se considère comme un groupe, on est solidaire. Quand il y en a un qui tombe, les autres l'aident à se relever. Quand un compagnon traîne ou se blesse, les autres s'empressent de le mettre à l'abri. Le groupe est important. Maintenant dans le feu de cette action infernale qui envahit mon être tout entier, je ne dois penser qu'à moi, chacun ne doit penser qu'à lui. Mon uniforme est pesant, mouillé, souillé du sang des autres, mes armes sont lourdes et ma tête est drôlement légère, plus rien ne compte que de débarquer.

J'ai fait mon débarquement en Normandie; j'ai réussi à traverser bien vivant ces quelques mètres séparant le bateau de la plage. La deuxième étape s'enchaîne sans me laisser une seconde pour profiter de ce bref instant d'une petite victoire. Je dois avancer couché, en rampant pouce par pouce pour me rendre à ce village, libérer les femmes et les enfants qui nous reçoivent en héros. Ils se cessent de m'embrasser, ils s'accrochent à mon pantalon. Je tombe épuisé, triste et content. Les émotions sont envahissantes, elles se bousculent en moi. Je ressens de la joie et du chagrin. Je continue, car mon objectif demeure les fameux canons 88mm. Il me faut les inter-

cepter et les enlever à l'ennemi pour que cesse la cruauté de cet univers de damnés.



Émilien Dufresne profite d'une retraite bien méritée.

Nous avons atteint notre objectif et réussi à prendre les canons allemands. Vers 16 heures, la brigade fait le point pour voir ce qui manque en hommes et en munitions. Il fallait se réorganiser pour continuer à avancer. On ne savait pas ce que les Allemands avaient l'intention de faire. On avance le plus loin possible pour ne pas se faire remettre en mer ce qui aurait signé notre arrêt de mort. De plus, deux autres régiments étaient en difficultés et nous voulions aller leur porter secours. Vers 18 heures, croyant mériter un petit repos, on s'arrête pour manger un peu, reprendre des forces pour faire face à la suite des événements. Je profite de l'accalmie pour remercier Dieu d'être encore en vie.

Par prudence et stratégie militaire, il nous faut maintenant creuser des tranchées. Elles ont six pieds de long par trois pieds de creux et deux pieds de large. La terre étant sablonneuse, le travail n'a pas été trop éreintant. Il était autour de 21 heures quand on arrête pour une courte pose. Elle fut, effectivement, très courte et pas très reposante. Autour de minuit, on s'est fait attaquer par un régiment d'infanterie allemand fonçant sur nous avec un blindé. Nous avons combattu du mieux que nous avons pu, affaiblis par les soubresauts de cette journée

pas ordinaire. Nous étions quarante et ils étaient deux cents. Ils ont repris le canon et, si on ne se rendait pas, ils nous faisaient tous sauter. À deux heures, le matin du 7 juin 1944, j'étais fais prisonnier de guerre par les Allemands.

Emmanuel Coulombe Sur la route d'un menuisier

Mario Bélanger

Ceux qui ont croisé brièvement M. Emmanuel Coulombe gardent l'image d'un homme imposant, discret et vaillant à la tâche. M. Coulombe a été menuisier au Service des terrains et bâtiments de l'UQAR, de 1986 à 1996. Peu savent cependant tout le chemin que cet homme a dû parcourir au gré de sa carrière, de Halifax jusqu'en Abitibi.

Vous pensez que tous les emplois étaient stables autrefois? M. Coulombe pourrait vous témoigner le contraire. Voici un trajet plein de rebondissements.

Natif de Saint-Fabien, M. Coulombe a commencé à gagner sa vie dans le bois, en bûchant. En 1950, il fait partie des ouvriers qui accourent vers Rimouski pour reconstruire les maisons, après le grand feu du mois de mai. Il se marie en 1956. Et en 1958, il part vers Halifax pour travailler à l'aménagement routier. *«Il fallait sortir de la pierre pour préparer le tracé des autoroutes. C'était pas facile».*

Au début des années 1960, c'est l'Abitibi et ses immenses forêts qui attire M. Coulombe. Entre Saint-Fabien et l'Abitibi, il a fait dix-sept voyages aller-retour!

La compagnie Canadian International embauchait beaucoup de monde et c'était payant. Mais on se faisait manger par les punaises et la nourriture était malpropre. On a essayé de changer les conditions de vie, j'ai même été président d'un syndicat, mais c'était très difficile d'améliorer les choses. Je me souviens que Michel Chartrand venait nous voir et il faisait beaucoup de bruit à l'époque.

De 1972 à 1974, M. Coulombe revient dans la région pour travailler à la construction de maisons. *«On en a bâti plusieurs, à Saint-Pie X, à Sacré-Cœur, à Saint-Fabien».* En 1974, une chute de 20 pieds du sol lui amène



des problèmes: un talon cassé et des douleurs persistantes à la colonne vertébrale. *«Il y a un médecin qui voulait même me couper une jambe. J'ai dit: pas question!».* Par contre, la situation n'est pas facile: incapacité de travailler pendant plusieurs mois, une famille à faire vivre, et des revenus très limités. *«Il a fallu que je me batte jusqu'en cour pour faire respecter mes droits. Et j'ai gagné».*

Par la suite, *«le Blanc»* (un surnom qu'on lui a donné) est embauché par Norbec Construction, une compagnie rimouskoise qui assure de nombreuses sous-traitances de développement à travers le Québec et les Maritimes. *«C'était une grande époque de construction de route, de barrages, de lignes électriques. J'ai travaillé sur plusieurs contrats de préparation de terrain pour des stations d'Hydro-Québec, pour mettre des lampadaires, etc. J'ai travaillé à Jonquière, à Cap-Chat, à Caplan, à Gaspé. J'étais souvent loin de la maison. J'ai même été contremaître un certain temps».*

En 1986, il donne son nom pour travailler à l'UQAR: l'Université cherchait, pour quelques jours seulement, des ouvriers pour réparer la couverture. *«J'avais une bonne expérience dans les hauteurs: j'avais déjà peinturé la couverture et le clocher de l'église de Saint-Valérien».* Mais avec ses problèmes de dos, avec ses craintes de dégringoler six étages d'un coup, Emmanuel Coulombe n'en menait pas large sur la toiture universitaire...

Il fait quand même le boulot et il est par la suite embauché par l'Université comme menuisier. Il passe dix ans à l'UQAR, et en 1996, il prend sa retraite.

Aujourd'hui, il est bien fier de ses quatre enfants. Francis, qui a étudié en océanographie à l'UQAR, travaille maintenant à Gaspé, au MAPAQ. Les autres sont à Québec, à Rock Forest et à Cap-Santé. Emmanuel consacre son temps libre au jardinage, au bricolage, à sa chaloupe et à la pêche. Il ne veut plus monter sur les toits...

Rimouski au temps d'Adèle Lamontagne 1858-1875

Partie 3: Commerce et société

Mario Mimeault

Dans un premier article, nous avons montré comment la ville de Rimouski s'est positionnée, au temps d'Adèle Lamontagne, comme centre régional des communications. Dans un deuxième volet notre texte soulignait l'apparition du tissu urbain rimouskois. Le présent travail veut maintenant identifier quelques-uns des pionniers du développement commercial de la ville parmi les marchands et les hôteliers puis, tout en mettant l'accent sur le climat social du temps, rappeler les premiers efforts qui ont donné naissance à la vocation culturelle de Rimouski.

Commerce et vie maritime

La paroisse de Saint-Germain est encore en 1858 un gros village, mais elle compte tout de même plusieurs commerces importants. Le recensement de 1861 révèle les noms de dix-huit marchands qu'on retrouve à la fin de la période retenue par cet article. Compte tenu du bassin de clients que représente la population rimouskoise, ils sont évidemment trop nombreux et trop d'entre eux donnent dans les mêmes lignes pour ne viser que le marché local. Comme Antonio Lechasseur, nous pensons que Rimouski a été le centre d'approvisionnement de l'arrière-pays, mais aussi de la Haute-Gaspésie¹.

Selon une publicité, la plus ancienne maison d'affaires est sans doute le magasin général appartenant à Jean-Théophile Couillard, Frères et Cie. Ce commerce, qui a ouvert ses portes en 1845, occupe à partir de 1863 l'emplacement de l'actuelle pharmacie Jean Coutu, sur la rue Saint-Germain Ouest, alors que Couillard achète un terrain de Fortunat Rouleau². Presque en face, sur le coin ouest de Saint-Achille (rue Rouleau), on retrouve le magasin Drapeau et Frère, des frères Anthime

et Pierre Drapeau, vendeurs en gros de marchandises sèches, de vêtements et de produits du cuir. Edward O'Doherty And Co., impliqué dans un négoce semblable, s'installe sur le coin opposé de la rue à partir de 1871³. D'autres marchands sont regroupés dans le même secteur commercial, des deux côtés de la rue Saint-Germain. Du nombre, on trouve Louis-Antoine Dastous, qui se spécialise dans les importations de marchandises anglaises, françaises, allemandes et américaines. Il s'attire aussi les bonnes grâces des disciples de Bacchus avec ses «*Vins de Messe de toute espèce et ses Liqueurs de Choix*»⁴. Les autres commerces qui ont pignon sur rue sont étalés le long du chemin Royal, en allant vers l'est. Parmi eux, il y a G.-A. Martin, spécialisé dans les marchandises sèches en général. Son commerce, situé dans l'actuelle Maison du Spaghetti, se démarque de ses concurrents par ses articles de ferronnerie, pour les messieurs, et ses vêtements féminins, pour les dames.

Pour tous les marchands de Rimouski, la proximité du fleuve est importante. À une époque où le transport des marchandises s'effectue essentiellement par voie d'eau, tous, ou presque, disposent à l'arrière de leur boutique de quais ou d'appontements pour assurer la livraison de leurs approvisionnements. Les goélettes ou les vapeurs, principalement *L'Advance* ou le *Lady Head*, accostent au quai de Pointe-au-Père ou jettent l'ancre au large, le temps que des barques assurent le transfert des marchandises à terre⁵. Plusieurs Rimouskois vivent d'ailleurs du transport maritime. Du nombre, citons Amable Saint-Laurent, pilote de Pointe-au-Père et plus tard marchand puis hôtelier, qui semble s'adonner à des opérations soutenues dans le transport du fret. Il y a aussi Daniel

Chouinard, époux de Marie Pétronille Lavoie, qui, au moment de léguer ses biens à ses enfants, se déclare navigateur. Tout laisse croire aussi que d'autres personnes comme Pierre Lavoie et François-Xavier Boucher, outre le fait qu'ils soient associés dans la propriété d'une goélette, semblent agir dans le domaine du cabotage⁶.

Malgré les progrès des communications en cours dans la région, le commerce rimouskois dépend donc encore largement des liens maritimes. Or, le moindre écart des marées ou des tempêtes menace les opérations commerciales ou de transbordement des marchandises. La fin de l'année 1861 a été, à cet égard, particulièrement dévastatrice. «*Nous avons eu un automne terrible pour les pauvres navigateurs; toujours un vent d'est à tout briser*», note Adèle Lamontagne dans une de ses lettres⁷. Non seulement des installations riveraines ont été disloquées par les vagues, mais nombre de navires ont été jetés à la côte. Trois bateaux ont échoué à la Pointe-au-Lard, un peu à l'est de Pointe-au-Père, avec leur cargaison de bois. Deux d'entre eux pourront être remis à flot au printemps suivant, pense notre chroniqueuse. Un troisième est perdu et son équipage s'est sauvé du naufrage à grand-peine. Sans doute choquée dans ses principes, la femme de Simon-Joseph Chalifour ne peut s'empêcher de remarquer que «*le blé d'Inde (échappé des cales de ce dernier navire) vient au plein et (qu') il ne manque pas de monde pour le ramasser*». Aucune perte humaine n'a cependant affecté les équipages de Rimouski dans cette tempête, semble-t-il, mais plusieurs goélettes ont été obligées de se réfugier à la rivière Hâté⁸.

L'hôtellerie

Rimouski offre aussi le gîte et le couvert aux voyageurs. C'est une ville de passage obligatoire entre la Gaspésie et le haut du fleuve, ou Québec et les Maritimes, et encore plus à partir du moment où les navires de François Baby établissent un lien régulier avec la Nouvelle-Écosse. Cela a immédiatement

amené à Rimouski un flot de villégiateurs qui fuyaient les villes pestilentielles durant l'été et trouvaient dans le Bas du Fleuve les espaces vierges et purs qui leur manquaient ailleurs.

Les familles de Québec, de Montréal même, racontait un témoin du temps, venaient soit par eau soit par terre passer la belle saison sur notre plage. Les touristes, qui

descendaient en carrosse ou par la voiture du courrier Xavier Boucher, pouvaient admirer à leur aise nos belles campagnes et se reposer du bruit de la ville. Les passagers du bateau qui faisait le service de Québec à Rimouski avaient l'agrément de respirer l'air frais du fleuve et peut-être aussi d'avoir le mal de mer⁹.

L'hôtellerie reste cependant encore un secteur de l'économie locale à développer quand Adèle Lamontagne arrive à Rimouski, bien que les voyageurs y trouvent quelques pensions et un hôtel, l'Hôtel Saint-Laurent, propriété d'Amable Saint-Laurent, probablement ouvert au début des années 1860¹⁰. Il se trouve à l'ouest du village où il ferait aujourd'hui le coin Saint-Louis et Saint-Germain. Vaste, de belle apparence, l'établissement offre un confort appréciable et beaucoup d'espace. La bâtisse, dont l'architecture s'identifie au style québécois, est à deux étages, avec un toit en croupe et une galerie suspendue. Comme l'hôtel prend de l'âge, son propriétaire effectue vers 1873 des réparations dont il tient à informer ses clients potentiels: «*Le soussigné informe le public voyageur qu'il a considérablement amélioré son Hôtel(;) il espère que l'extension considérable qu'il a donnée à son établissement lui permettra d'offrir à ses hôtes, commodité, prévenance et confort à des prix modiques*»¹¹. Bien plus encore, Amable Saint-Laurent met à leur disposition une maison de Bain située à proximité et, pour les visiteurs venus à Rimouski par bateau ou par train, un service de voitures s'ils veulent joindre les villages environnants. On peut difficilement demander plus¹².

S'il ne semble y avoir que cet hôtel quand Adèle Lamontagne arrive à Rimouski, on en trouve un autre d'aussi haut standard à la fin des années 1860. Il appartient à François Saint-Laurent et porte le nom d'Hôtel Rimouski. Cette maison de chambres est située dans la partie est du village, probablement à l'emplacement de l'ancien Hôtel Saint-Germain, face à l'actuelle rue Belzile¹³. Sa façade sud donne directement sur le fleuve et ses hôtes jouis-

1845 — 84 ANS AU SERVICE DU PUBLIC — 1929

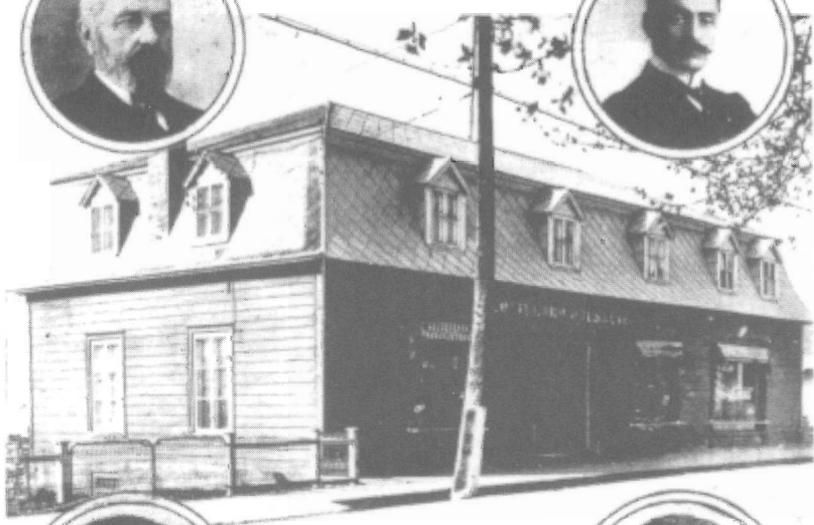
COUILLARD, FILS & CIE

MAGASIN GENERAL

La plus vieille maison de Commerce de Rimouski

J. T. COUILLARD, Fondateur

ARTHUR COUILLARD



C. A. COUILLARD

ALPH. COUILLARD

SPECIALISTES EN GARNITURES DE MAISON — MEUBLES
LITERIE — TAPIS — LINOLEUMS — RIDEAUX
ET DRAPERIES.

RUE ST-GERMAIN-OUEST

Téléphone 92 RIMOUSKI, Qué. Casier Postal 490

Publicité du magasin Couillard, fils et Cie (Alphonse Fortin, **Centenaire de Rimouski. Album souvenir. 1829-1929**, Rimouski, Imprimerie générale, 1929).

sent d'un accès privilégié à la plage et, cela, sans compter en sus les couchers de soleil sur l'île Saint-Barnabé. Une particularité de l'époque: les propriétaires tiennent une épicerie à même leur hôtel. Sans doute parvenaient-ils ainsi à rentabiliser des opérations qui avaient à souffrir des temps morts de l'automne et de l'hiver dans le tourisme. La concurrence jouant aussi contre eux, au moins deux pensions, celles de François Aubut et de Thomas Smyth, ajoutent aux capacités d'accueil de la petite municipalité, mais, si on peut ainsi accommoder les visiteurs, il reste qu'il y a toujours un revers à la médaille¹⁴.

Le progrès vient, en effet, bien souvent déranger la quiétude des gens. Par exemple, qui dit hôtel, dit aussi soirées sociales et boisson. Or, ce qui frappe le plus Adèle Lamontagne lorsqu'elle déménage, c'est le fait qu'il «y a beaucoup de danses et d'ivrognerie dans la belle ville de Rimouski». Au point d'écrire, avec une pointe d'exagération, peut-on croire, «(qu')on ne voit que cela»¹⁵. Pour comprendre la réaction d'Adèle, il faut savoir que le clergé rimouskois a lancé quelques années avant, probablement non sans raison, une croisade contre l'usage et l'abus des boissons. Le Conseil de la paroisse de Saint-Germain interdisait en 1856 toute vente de liqueurs alcoolisées sur son territoire pour des quantités moindres que trois gallons! En 1858, à l'incitation du même Conseil de paroisse, les habitants, dans l'idée d'exercer un contrôle qui devait leur échapper, désignaient deux établissements hôteliers à qui on concédait l'autorisation de «donner, vendre et livrer telle quantité de boissons enivrantes qui leur sera commandée»¹⁶.

L'élite rimouskoise

Adèle Lamontagne s'attendait certainement, en venant vivre à Rimouski, à côtoyer des gens de bonne condition. Ses propres frères, particulièrement Théodore-Jean à Sainte-Anne-des-Monts, mais aussi Jean-Baptiste et Octave-Auguste, respectivement à Sainte-Flavie et aux Méchins, et même son époux avant leur déménagement de Sainte-Luce, avaient été où étaient des marchands. Sa famille pouvait donc

familles Tessier, Delisle, Stephens et Langevin», ajoute-t-elle en désignant sans doute les nouveaux arrivants avec qui elle n'a pu établir de bons contacts¹⁷. Soulignons à la décharge des Tessier que ces derniers n'ont acquis la propriété des Drapeau qu'en 1861 et qu'ils vivent à Rimouski uniquement durant les mois de l'été. Quant aux Stephens, il pourrait s'agir de la famille de William H. Stevenson, paie-maître des ingénieurs du Chemin de fer Intercolonial¹⁸. Si tel est

bien le cas, on comprendra que cette dernière famille, certainement anglophone et protestante, n'ait que difficilement percé la réserve des Rimouskois¹⁹. Pour leur part, les proches de Mgr Langevin, père, frères et soeurs, et l'évêque lui-même qui s'arroge dès son arrivée une bonne partie du leadership local sans grands égards pour les chefs de file naturels, vivent en vase clos à l'évêché, ce qui conduit la population à désigner le digne établissement d'«Arche de Noé»²⁰.

D'autre part, le clan Langevin étend ses ramifications hors des murs de l'évêché, ce qu'Adèle sait bien, comme tous les Rimouskois. L'un des alliés de l'évêque est justement la famille de Pierre-Georges Delisle (époux de dame Vézina), que la chroniqueuse rimouskoise classe au rang des «étrangers» et qui est arrivée en compagnie de l'évêque en 1867. Graveur de son métier, ce Delisle se présente comme le propriétaire officiel du journal *La Voix du Golfe*, lequel voit le jour en juin 1867, soit à peine un mois et demi après l'arrivée de Mgr Langevin. Dans les faits, cette feuille, dont la devise souligne bien la subordination, est l'organe officiel de l'Évêché et Delisle en est le prêtre-nom²¹. Cette association avec l'épiscopat ne favorise évidemment pas une intégration harmonieuse du

Charles Parent,

INGENIEUR ET MECANICIEN.

M. Charles Parent se charge de réparer les MACHINES A COUDRE de tout genre, ainsi que toute sorte de réparation mécanique.

Il réussit parfaitement en ce genre de travail.

RUE ST.-GERMAIN, RIMOUSKI.

COUILLARD, FRERES ET CIE.,

Marchands en Gros et en Détail.

IMPORTATEURS DE

MARCHANDISES SECHES ET DE FERRONNERIES

DE TOUTE ESPÈCE.

DE GROCERIES,

A DES PRIX TRÈS REDUITS.

Il espère que ses nombreuses pratiques continueront à visiter son magasin dans l'avenir comme par le passé et leur promet la plus grande satisfaction.

Rue St.-Germain, Rimouski.

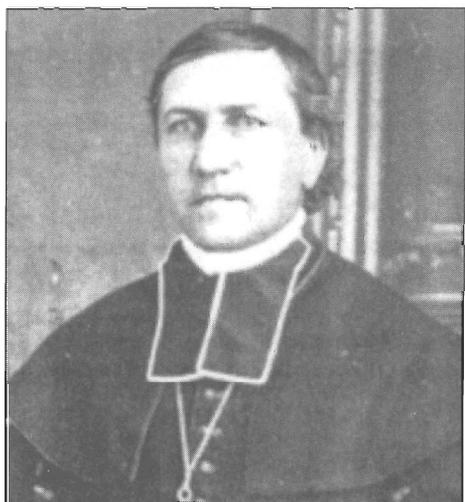
Publicité de marchands rimouskois en 1873 (Charles Guay, *Chronique de Rimouski*, Québec, P.-G. Delisle, 1873, pages publicitaires).

se réclamer d'une certaine élite.

À Rimouski, dans les années 1860, les représentants de cette bourgeoisie ne sont pas nombreux et une certaine intolérance semblerait marquer leurs relations avec la communauté, du moins Adèle Lamontagne ne paraît pas être au même diapason. Quelques groupes familiaux semblent mal intégrés au tissu social, ou maintenir leurs distances avec le milieu. «Il y a peu d'étrangers ici», écrit Adèle en établissant une distinction entre les notables de souche et les derniers arrivés. «Tout se résume dans les

jeune imprimeur à la communauté locale et il aura d'ailleurs vite fait de quitter Rimouski.

Adèle aurait sans doute pu citer aussi le nom de François-Magloire Derôme, le beau-frère de l'évêque, et, donc, lui aussi membre du clan Langevin. Arrivé à Rimouski en même temps que les Chalifour en 1858, ce dernier est depuis le protonotaire du district judiciaire. Adèle le connaît très bien puisqu'il travaille au Palais de justice. Or, Derôme participe aux oeuvres de son beau-frère et évêque en rédigeant



Mgr Jean Langevin, premier évêque de Rimouski (Archevêché de Rimouski).

quelques éditoriaux après le départ de Delisle de **La Voix du Golfe** et il en va tout bonnement qu'il soit un invité quotidien à l'évêché, avec le résultat que cette fréquentation familière avec l'évêque ne lui vaut pas de la part d'Adèle Lamontagne davantage de considération que pour Delisle²².

Quant aux autres notables de Rimouski, ceux de vieille souche, Adèle n'a pas de difficultés à nouer d'étroites relations avec eux, comme elle se plaît à le souligner: «Je suis bien partout, avec force invitations, chez Mrs André et Louis Gauvreau, Mr Sylvain, chez Mr Couillard, un peu d'un bord, un peu de l'autre»²³.

Misère humaine

Comme on le voit, la profession exercée par son époux ouvre bien des portes à Adèle Lamontagne,

mais le métier de shérif n'est pas des plus payants. Rimouski ne renferme d'ailleurs pas, dans son ensemble, une population très à l'aise. «*Pauvre Rimouski*», s'exclame Adèle en 1862, «*il n'y a pas une seule paroisse d'ici à Québec aussi endettée et dans une gêne aussi grande. Tout se déclare. Les meilleurs habitants sont cousus de dettes, argent emprunté*»²⁴.

La situation des Chalifour n'est pas non plus meilleure que celles des autres sur ce plan. Le salaire de Simon-Joseph, qui provient en bonne partie des actes de sa profession, demeure leur seule source de revenus et il n'a rien de faramineux. Adèle se plaint qu'il suffit à peine à maintenir leur niveau de vie. Et même les gages versés à son mari pour son travail à la Cour de circuit sont amputés des frais d'éclairage et de chauffage de la bâtisse:

*... Et puis (la construction de) cette pauvre prison qui n'en finit plus, et sur laquelle nous comptons grandement comme devant faire une augmentation pour nous assez considérable; mais non (!) Tout vient se briser. Une proclamation reçue ces jours derniers, et fixant les honoraires pour les cours criminelles est une vraie misère de plus; tout est fait avec la plus hintense (sic) mesquinerie, jusqu'à obliger de se chauffer et éclairer chaque officier à ses frais, et le temps de Cour, Shérif et Protonotaire doivent chauffer et éclairer le Public à leurs dépens. Parfois Mr Chalifour regrette d'avoir accepté cette situation qui nous a fait végéter quatre ans et ne nous promet guère mieux pour l'avenir*²⁵.

Si la fortune ne paraît être au rendez-vous, Adèle peut au moins trouver une consolation dans l'opportunité que lui offrent les institutions locales de faire instruire ses enfants.

Le Collège industriel

On a, en effet, à Rimouski, quand les Chalifour viennent y rester, une petite école, l'embryon d'un collège industriel, mais pour lequel on n'a pas encore de locaux définitifs. Elle est temporairement localisée dans une maison située près de la place du Marché et que l'abbé

Cyprien Tanguay a louée de Hector Crawley, un marchand de Matane qui a pignon sur rue à Rimouski. Aujourd'hui, cet emplacement est occupé par l'édifice de la Banque Royale, rue Saint-Germain Est²⁶.

Cette école, qui avait de bien modestes objectifs au départ, suffisait quand même grandement aux besoins des jeunes de la paroisse. Il est même fort probable que des étudiants de l'extérieur aient pu venir y étudier. En tout cas, nous avons la conviction que le jeune frère d'Adèle Lamontagne-Chalifour, Théodore-Jean Lamontagne, est venu y chercher la formation académique qui lui a permis par la suite de travailler pour le compte de la Compagnie Price à Cap-Chat puis de se lancer lui-même en affaires²⁷.

Le «Collège industriel» demeure dans sa bâtisse initiale jusqu'en 1860 alors qu'il aurait déménagé dans une maison appartenant à Jean Lepage, mais son fondateur, l'abbé Tanguay, a quitté Rimouski en 1859 pour la cure de Sainte-Hénédine, comté de Montmagny²⁸. Après que le vicaire Georges Potvin eût pris la relève de son curé dans le dossier, celui-ci se fait donner la vieille église (aujourd'hui le Musée) pour y amener les étudiants. Le début officiel des cours a lieu à l'hiver 1862. Adèle semble en attribuer tout le mérite à son nouveau curé Épiphanie Lapointe qui est arrivé dans la paroisse il n'y a pas un an. Une semaine après l'inauguration du Collège, elle écrivait à son frère: «*M. Lapointe nous a favorisé d'une École de haute Classe pour les petits garçons composée de trois maîtres capables, en outre de M. le Vicaire qui en est le Principal et le Directeur. Il y a 95 élèves*». Elle ajoute même, à la suite de son inauguration, en parlant du curé Lapointe: «*Si nous avons l'avantage de conserver plusieurs années notre bon curé, je pense que Rimouski se remettra un peu*»²⁹.

Voilà de quoi alimenter le débat sur les mérites des uns et des autres dans la création de ce collège³⁰. Mais il y a encore plus. Il est, en effet, un détail assez curieux dans cette même lettre. Bien que l'histoire

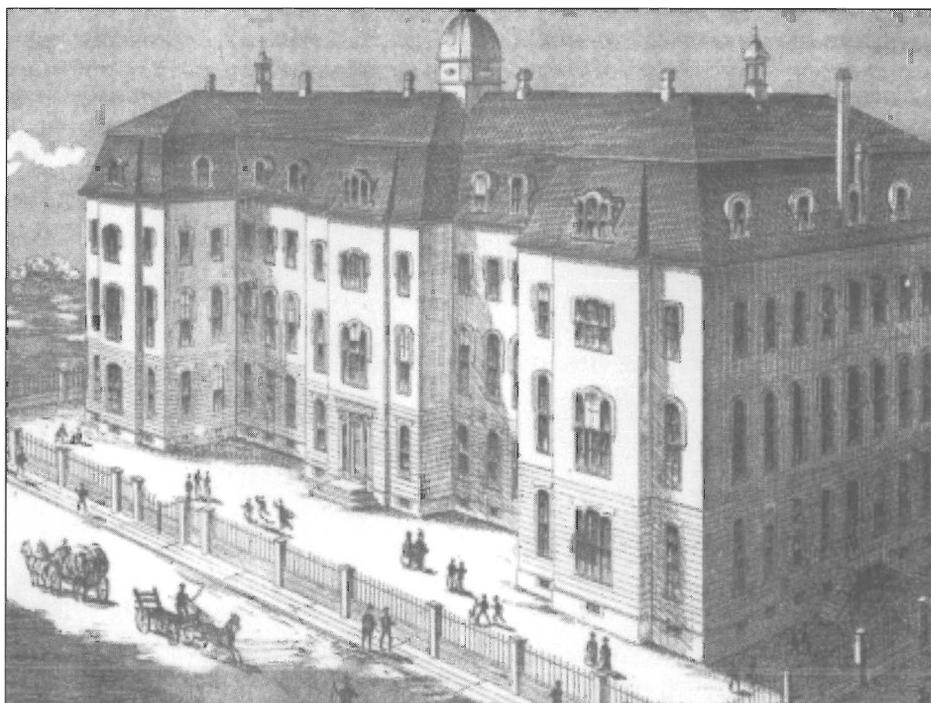
officielle du diocèse parle de l'existence d'un Collège industriel depuis 1855, Adèle Lamontagne ajoute une remarque qui jette un doute sur la véritable naissance du collège de Rimouski: «*C'est la vieille Église qui sert de logement. Avec l'aide du Gouvernement qu'on espère venir (pendant) cette session, la bâtisse se transformera en Collège (non latin), mais agricole et commercial, arts et métiers*», comme si l'école fondée en 1855 n'avait dispensé qu'un cours général³¹.

Adèle parle de plus «*d'une École de haute Classe*» pour désigner le nouvel établissement scolaire, ce qui montre qu'il existait une distinction bien nette dans sa tête entre les deux niveaux scolaires et que la première n'était rien d'autre qu'une école de niveau élémentaire. L'historien Noël Bélanger semble penser la même chose qu'elle. Après avoir constaté qu'on y a offert qu'un programme d'études primaires enrichi d'éléments scolaires rattachés à un cours commercial et agricole, il écrit que l'oeuvre de Tanguay «*demeure une simple école de village jusqu'à la fin de 1861*»³².

L'oeuvre scolaire de Tanguay semble donc avoir connu des ratés au départ, mais les ajustements qui lui ont été apportés n'enlèvent rien à son protagoniste, du moins aux yeux des contemporains. Un ouvrage qui établissait en 1863 un bilan des progrès de la société nord-américaine en général reconnaissait son travail en ces termes: «*(The) Industrial and Commercial College of St Germain of Rimouski ... was also founded in 1854 by the Rev. Tanguay. It had to contend with many difficulties; but, in 1861, it was recognized and placed upon efficient footing. The study of agriculture was also introduced into it. It has now six professors and teachers, and it is attended by about 110 pupils*»³³.

La vie à l'école

L'évolution de l'institution qui a mené au Séminaire de Rimouski pourrait se résumer à ceci: l'école de village en 1854, le Collège industriel et commercial en 1862 et le Collège classique en 1863; Tanguay est celui



Le Séminaire de Rimouski, 1873 (*L'Opinion publique*, le 11 juin 1873, p. 281, collection Mario Mimeault).

qui a jeté les bases d'une école primaire, peut-être industrielle; Potvin celui qui a insufflé à l'institution son élan vers les hautes études et le Collège classique.

Au demeurant, l'accessibilité à un enseignement de meilleure qualité est désormais réelle pour les Rimouskois. Les enfants du couple Lamontagne-Chalifour se sont inscrits d'ailleurs à l'école primaire dès leur arrivée à Rimouski, même si, on s'en doute, ce n'est pas le délire chez eux³⁴. Les deux aînés, Arthur et Théodore, ont commencé leurs cours dans le «collège» de l'abbé Tanguay, en bas de la rue de l'Église. Leur fille Amélie entrait en même temps au couvent des soeurs de la Congrégation Notre-Dame (situé aujourd'hui à la place de l'Institut maritime), non pas moins proche de la maison³⁵. Au cours des années, elle y disputera les honneurs académiques à ses cousines Mary et Emma Lamontagne, respectivement filles de Octave-Auguste et de Théodore-Jean Lamontagne, ou avec ses voisines et amies Corinne Gauvreau, Amanda Hudon, Éléonore Banville et Désirée Le-page³⁶.

Peu après son déménage-

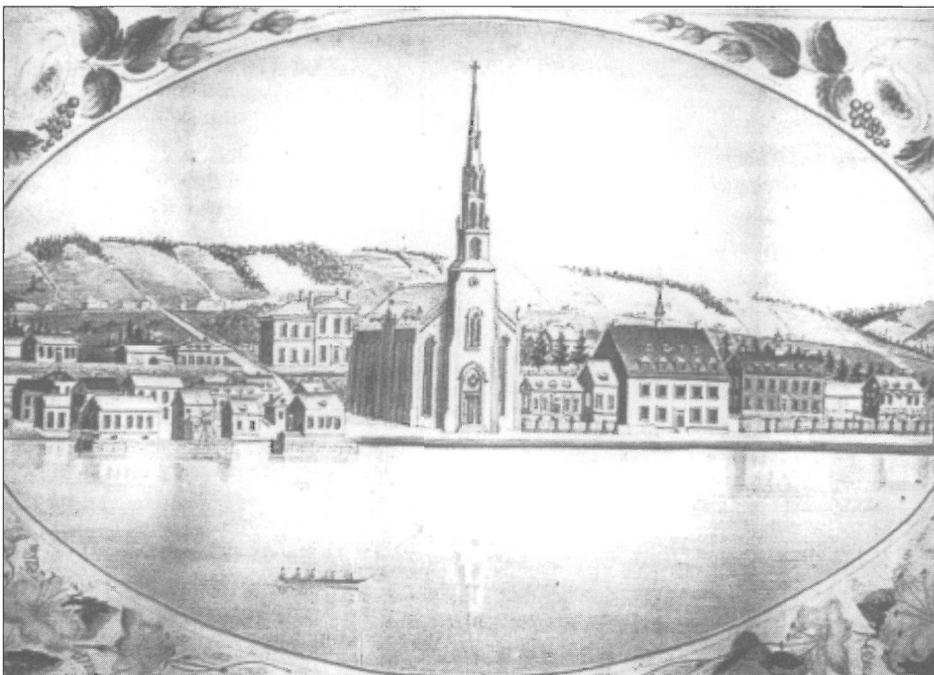
ment dans la vieille église de pierre (Musée actuel), le Collège industriel, avons-nous écrit, devient un Collège classique, ou Séminaire, avec l'ajout en 1863 d'un cours de latin au syllabus du programme scolaire. C'est à cette époque qu'Arthur et Théodore Chalifour graduent aux études supérieures. Plusieurs de leurs cousins les y rejoignent au fil des ans, tant ceux de Rimouski que leurs proches-parents de Sainte-Anne-des-Monts. Si l'un de ces derniers, Émile Lamontagne, fils de Théodore-Jean, s'est bien adapté à la vie du pensionnat, Adèle aura davantage à surveiller et à encourager son autre neveu et frère du précédent, Gustave, qui n'a pas vraiment le goût des études³⁷.

Il faut dire que la qualité de vie du Séminaire Saint-Germain n'offre pas un grand stimulant pour un jeune enfant. La vieille bâtisse, qui a maintenant quarante-sept ans (elle a été construite en 1824), présente «*des murs lézardés, aux pierres maintenues par un mortier qui se désagrège*». Les planchers ne sont pas achevés, non plus que les étages supérieurs du bâtiment, et les élèves doivent sacrifier leurs journées de congé à leur construction. Et même une fois les

rénovations terminées, le froid est intense à l'intérieur de la bâtisse et quasi insupportable³⁸. Les conditions de logement sont à ce point pénibles que la santé des élèves en est menacée par moments. C'est d'ailleurs parce qu'une épidémie de fièvre typhoïde s'est déclarée dans les rangs des étudiants que Mgr Langevin a fait venir les soeurs de la Charité en 1871 pour les soigner³⁹.

Dans les faits, les jeunes séminaristes ont tout à envier aux couventines de la Congrégation Notre-Dame, surtout après que ces dernières se soient vu livrer une construction toute neuve en 1875. «*C'est une bien belle bâtisse que ce couvent qui paraît bien mieux que le Séminaire et les enfants y seront bien dans tous les rapports. Elles ne prendront pas de froid, tout se fait avec les plus grandes précautions*», écrit Adèle Lamontagne, en guise d'appréciation, à son frère Théodore-Jean dont quelques-unes des filles fréquentent aussi cette école⁴⁰.

En fait, le début des années 1870 est une grande période de construction pour le clergé rimouskois. Au plan institutionnel, c'est l'époque où l'évêque de Rimouski implante de nombreux mouvements paroissiaux comme la Société de Persévérance, la Confrérie de la Sainte-Famille, les Enfants de Marie, la Société Saint-Vincent-de-Paul. En même temps, Mgr Langevin invite les soeurs de la Charité à s'installer à Rimouski. Au plan matériel, la décennie débute avec la construction d'un nouvel évêché, juste à côté du presbytère, pendant que des ouvriers procèdent à la rénovation du couvent de la Congrégation. Les fondations d'un tout nouvel édifice sont aussi posées pour le Séminaire. Commencés en 1869, les espoirs qu'on y met sont si grands que les plans du bâtiment circulent par toute la province. **L'Opinion publique** en diffuse même un croquis en juin 1873, laissant ses abonnés sur la fausse idée que la nouvelle institution remplit d'ores et déjà sa vocation. En réalité, l'ouverture de ses classes aura lieu en septembre 1876 et les élèves du cours classique, comme leurs maîtres, doivent endu-



Rimouski en 1867. Du côté droit de cette illustration, apparaissent le Palais de justice, la cathédrale, le Collège Saint-Germain et le couvent des soeurs de la Congrégation Notre-Dame. De l'autre côté, on voit la maison des Chalifour, à la hauteur du Palais de justice, et celle de Louis-Jacques Lepage, juste à sa gauche. (Dessin de George Bouillon, Archevêché de Rimouski).

rer, entre-temps, les inconvénients du vieux collège dans la mauvaise humeur et les tiraillements internes, raconte l'historien Nive Voisine⁴¹.

Un des fils de Simon-Joseph Chalifour, Auguste-Théodore, ne verra pas toute cette période d'agitation et d'attente, du moins pas de l'intérieur. Inscrit au cours commercial, il termine ses études en janvier 1870 alors qu'il forme avec son père une société en commandite qui se spécialise dans le commerce du bois⁴². D'un côté, l'entente sert bien le jeune homme qui est à la recherche d'un emploi et, de l'autre, le père dont la fonction de shérif vient de lui être enlevée au profit d'un militant conservateur plus actif, un certain Talbot, parce que tout revient finalement à la politique⁴³.

Le notaire Joseph Garon a, en effet, réussi après moult tentatives à se faire élire au Parlement de Québec en 1867 en passant du côté des Conservateurs. Faut-il rappeler les tirades enflammées qu'Adèle lançait contre cet ancien adversaire défait à l'élection de 1857. Il faut alors penser au retour du balancier et on comprend que Chalifour ait perdu son

poste de shérif en 1869 au profit d'un proche partisan du nouveau député.

Simon-Joseph Chalifour est donc, en ce début des années 1870, à la recherche d'un gagne-pain. Les jours sont durs pour lui et sa femme, Adèle, qui demande, finalement, l'appui de son frère Théodore-Jean dans la recherche d'un nouveau poste dans la fonction publique. «*Tâche mon cher frère Théodore de voir ou d'écrire à Mr Fortin (Pierre Fortin, ancien député conservateur du comté de Gaspé et depuis peu sénateur) et lui parler de cette place de sergent d'armes, afin qu'il use de son influence auprès de Mr de Boucherville pour nous aider... Les ministres doivent se réunir aussitôt après les Élections pour faire les nominations vacantes*»⁴⁴. Les démarches de Théodore-Jean auprès de la haute direction du Parti conservateur ont probablement porté fruit puisque les Chalifour quittent Rimouski à la fin de l'été 1875 pour Québec. Ils y vivront quelques années avant de prendre une semi-retraite à titre, respectivement, de bedeau et de ménagère pour l'abbé Joseph-Arthur Chalifour, frère de

Simon-Joseph.

En guise de bilan, on peut dire qu'après dix-sept ans de résidence à Rimouski Adèle Lamontagne-Chalifour a pu imperceptiblement assister à une mutation de l'appareil culturel, social, économique et urbain de Rimouski. Imperceptiblement, parce que rien dans ses lettres ne laisse voir qu'elle ait été sensible à cette évolution. Au contraire, à l'en croire, rien ne bouge à Rimouski. C'est donc dire que ces changements se sont passés en douceur, sans trop rien brusquer. Il n'en demeure pas moins qu'à son départ de Rimouski, en 1871, la place n'est plus le village qu'elle a trouvé en y arrivant. Perçu de l'extérieur, par John Lovell, une personne qui a une vision globale de la province, voici comment le nouveau Rimouski est décrit:

Rimouski - Une grande et florissante ville située en bas de Québec, sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent, en partie dans la seigneurie de Saint-Barnabé, seigneurie, comté et district de Rimouski. La paroisse fut érigée en 1835. C'est le chef-lieu du comté. Elle possède plusieurs édifices importants, au nombre desquels on compte la cathédrale catholique romaine (French Cathedral), un collège, un couvent, un évêché et un Palais de justice. On y tient les séances des cours Supérieures et de Session. Il s'y passe d'importantes activités commerciales dans le domaine forestier. Le gouvernement y a construit d'imposantes installations portuaires d'où partent des navires de fort tonnage en direction des marchés britanniques. Rimouski est aussi un endroit de villégiature (water place) très populaire. Une ligne de vapeurs joint régulièrement son port à celui de Québec. La Compagnie de Télégraphe de Montréal y possède un bureau. Distante de la gare du Grand-Tronc de Rivière-du-Loup de 66 milles, prix du billet, 4\$; de Murray Bay (Malbaie), 90 milles; de Rivière-Ouelle, 102 milles; de Québec, 180 milles. Service quotidien de la poste. Population, environ 2 000 habitants⁴⁵.

Notes et références:

L'auteur est historien attaché au Lycée des Monts Notre-Dame de Sainte-Anne-des-Monts. Il tient à remercier madame Émile Saint-Pierre et monsieur Maurice Saint-Pierre qui lui ont si longtemps confié les papiers Lamontagne. Il veut de plus rendre hommage à feu monsieur Émile Saint-Pierre, de Sainte-Anne-des-Monts, qui a su préserver le riche dépôt de documents que représente le fonds Lamontagne, et exprimer sa gratitude à l'architecte Michel L. Saint-Pierre qui a accepté de commenter son texte.

1. Joseph-Marie Levasseur, **Mosaïque rimouskoise. Une histoire de Rimouski**, Rimouski, Comité des Fêtes du 150^e anniversaire de la paroisse Saint-Germain de Rimouski, 1979, p. 256.
2. A.N.Q.-R., greffe Joseph Garon, acte no 6258, le 16 avril 1863, vente de Fortunat Rouleau à J. -T. Couillard. Saindon, **op. cit.**, p. 111. La Société Joseph-Gauvreau le situe face à la rue Saint-Louis au moment de son ouverture en 1845: Michel L. Saint-Pierre et al., **Promenades historiques de Rimouski - Guide d'excursion et d'interprétation**, Rimouski, Office du tourisme et des congrès de Rimouski / Société Joseph-Gauvreau pour le patrimoine, 1993, p. 22.
3. John Lovell, **Lovell's Province of Quebec Directory for 1871, Containing Names of Professional and Business Men, and Other Inhabitants in the Cities, Towns and Villages Throughout the Province...**, Charles Guay, **Chronique de Rimouski**, Québec, P.-G. Delisle, Imprimeur, 1873, p. 2 des publicités.
5. Fonds Omer Saint-Pierre, Papiers Lamontagne, (désormais P.L.), Rimouski, le 9 septembre 1858, lettre d'Adèle Lamontagne à Théodore-Jean Lamontagne. Alphonse Fortin, **op. cit.**, p. 78.
6. Plusieurs actes notariés concernant leurs opérations commerciales, l'engagement de leurs équipages ou la vente de leurs parts dans des goélettes se trouvent dans les greffes des notaires de Rimouski, en particulier dans celui du notaire Pierre-Louis Gauvreau (actes no 1375, 1483, 2326)
7. P. L., Rimouski, le 4 décembre 1861, lettre d'Adèle Lamontagne à Théodore-Jean Lamontagne.
8. Ibid.
9. Alphonse Fortin, «*Le tourisme à Rimouski - Autrefois et aujourd'hui*», **op. cit.**, p. 77.
10. Lorsqu'il rédige sont testament en 1868, Amable Saint-Laurent, qui a été pilote toute sa vie, se réclame encore cette

année-là de cette profession: A.N.Q.-R., le 20 juillet 1868, testament de Amable Saint-Laurent.

11. Charles Guay, **Chronique de Rimouski**, Québec, P.-G. Delisle, Imprimeur, 1873, p. 2 des publicités.
12. Ibid.
13. Michel L. Saint-Pierre, de la Société Joseph-Gauvreau pour le patrimoine, interrogé sur les propriétés hôtelières de la famille Saint-Laurent, nous faisait parvenir un commentaire et des interrogations qui méritent publication. En voici l'essentiel: *L'Hôtel Rimouski - Il existe toujours une maison du côté est de l'angle de la rue Lepage et Saint-Germain qui a appartenu à Amable Saint-Laurent, propriétaire de l'Hôtel Saint-Laurent qui était situé au coin de la rue Saint-Louis et Saint-Germain avant de brûler en 1950. Cette maison est située au 73 rue Saint-Germain Est. La forme du toit, à la Mansart, correspond au courant Second Empire très populaire au Canada à compter de 1860. Il serait donc possible que l'Hôtel Rimouski dont parle le «Lovell Directory» vers 1861 soit le même édifice. Toutefois, il faudrait vérifier si Amable Saint-Laurent est un descendant de François. Si cette hypothèse s'avérait (juste), François Saint-Laurent aurait exploité l'Hôtel Rimouski à l'angle Lepage et Saint-Germain et, par la suite, il (ou son descendant) aurait construit le nouvel hôtel (l'Hôtel Saint-Laurent) au coin Saint-Louis/Saint-Germain. La résidence de la famille Saint-Laurent, jusqu'en 1983, pourrait donc être l'ancien Hôtel Rimouski. (Voir **Les Promenades historiques**, p. 22 et p. 66, numéro 44). Par contre, il se trouvait sur le coin opposé (ouest) de Saint-Germain/Lepage, l'Hôtel Marcheterre. Cette maison existe toujours mais elle a été démenagée au 152, rue Lepage après 1920. Est-ce que ce serait l'Hôtel Rimouski? Peut-être. Son toit à pignon cintré avec des lucarnes, visible sur une photo de 1920, indique une architecture antérieure à 1860. Dans cette hypothèse, la famille Saint-Laurent aurait vendu cet hôtel à Marcheterre pour aller construire le nouvel Hôtel Saint-Laurent sur la rue Saint-Louis. Mais elle aurait continué à habiter la maison située de l'autre côté de la rue. (Voir **Les Promenades historiques**, p. 63, no 40). Comme vous le voyez j'ai autant de questions que de réponses. (Communication personnelle de Michel L. Saint-Pierre, Rimouski, le 17 juillet 1999.)*
14. John Lovell, **Lovell's Province of Quebec Directory**, Montréal, Lovell, 1878, p. 581. Cité par Jacques Morin, «*Rimouski d'après un vieux bottin de 1878*», **Le Rimouskois**, (12 juillet 1978).

15. P. L., Rimouski, le 13 janvier 1859, Adèle Lamontagne à Théodore-Jean Lamontagne.
16. P. L., Rimouski, le 13 janvier 1859, lettre d'Adèle Lamontagne à Théodore-Jean Lamontagne. Alphonse Fortin, **Centenaire de Rimouski. Album souvenir. 1829-1929**, Rimouski, Imprimerie générale, 1929, p. 52.
17. P. L., Rimouski, le 2 juillet 1875, lettre d'Adèle Lamontagne à Théodore-Jean Lamontagne.
18. John Lovell, **op. cit.**, 1871.
19. **Ibid.**
20. Noël Bélanger et Nive Voisine, **Le diocèse de Rimouski (1667-1992)**, Rimouski, Archevêché de Rimouski, 1992, p. 92. Jean Cimon explique ainsi cette appellation: «*Je me suis demandé quelle était l'origine de ce sobriquet biblique et j'ai trouvé des indices: la proximité du bord de l'eau qui monte à chaque marée et le fait que l'évêque avait aussi amené à Rimouski son frère prénommé Noé, dont le quotient intellectuel laissait à désirer et qui était paresseux de surcroît*». Jean Cimon, **Ulric Tessier - La bourgeoisie francophone au XIX^e siècle**, Québec, Septentrion, 1997, p. 101.
21. Cette devise était: «*Respecter comme citoyen les lois de l'État; comme être raisonnable les lois de la morale; comme chrétien les lois de l'Église*». L'association de Delisle avec le nouvel épiscopat ne durera que six mois, après quoi l'imprimeur s'en retourne à Québec. Yvan Morin, «*Les débuts de la presse périodique à Rimouski: La Voix du Golfe et la famille Langevin*», **Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent**, vol. 10, nos 2 et 3 (mai-décembre 1984): 50-59. Ce départ ne signifiait pas nécessairement une rupture de ses liens avec le clergé rimouskois. Delisle est celui qui a imprimé en 1873 le livre de Mgr Charles Guay, **Histoire de Rimouski**.
22. Morin, **op. cit.**, p. 55.
23. P. L., Rimouski, le 2 juillet 1875, lettre d'Adèle Lamontagne à Théodore-Jean Lamontagne.
24. P. L., Rimouski, le 13 mars 1862, lettre d'Adèle Lamontagne à Théodore-Jean Lamontagne.
25. P. L., Rimouski, le 4 décembre 1861, lettre d'Adèle Lamontagne à Théodore-Jean Lamontagne.
26. A.N.Q.-R., greffe Pierre-Louis Gauvreau fils, acte no 242, le 20 août 1856, location de Hector Crawley à Cyprien Tanguay. Saindon, **op. cit.**, p. 474. Nous savons que Saindon est en accord avec les auteurs de **L'Album des anciens du Séminaire de Rimouski 1940-1943**, (Rimouski, Imprimerie Gilbert Limitée, 1940, p. XIII) quant à l'emplacement de cette école, qu'ils placent sur le coin nord-est de la Cathédrale et Saint-Germain. Hector Crawley y possédait effectivement une autre propriété, d'abord louée de Louis-Jacques Lepage en 1838 puis achetée à une date encore indéterminée. En accord avec la documentation notariée, nous observons que l'abbé Gabriel Langlois place, comme nous, cette maison sur le terrain aujourd'hui occupé par la Banque Royale. Gabriel Langlois, **Dossier sur la paroisse de Saint-Germain de Rimouski (Histoire religieuse) 1701-1987**, Auteur, Rimouski, 1987, p. 167.
27. Mario Mimeault, **Théodore-Jean Lamontagne, Marchand et industriel canadien-français du XIX^e siècle**, Gaspé, 1997, p. 6.
28. Alphonse Fortin, «*Le Séminaire de Rimouski*» dans **L'Album des anciens du Séminaire de Rimouski 1940-1943**, p. XXIII.
29. P. L., Rimouski, 10 février 1862, lettre d'Adèle Lamontagne à Théodore-Jean Lamontagne. Jean-Charles Fortin et al., **Histoire du Bas-Saint-Laurent**, p. 338. Joseph-Marie Lavasseur et al., **Mosaïque rimouskoise**, p. 198.
30. On trouvera dans la **Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent** suffisamment d'articles et de références pour comprendre le sujet. Lire: Normand Plourde, «*Le collège-séminaire de Rimouski*», **Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent**, vol. 1, no 2 (juin 1974): 6 s; Nive Voisine, «*Il y a cent ans... Une bénédiction difficile!*», **Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent**, vol. 3, no 1 (mai 1976): 13-16. Noël Bélanger, «*Les origines du collège-séminaire de Rimouski*», **Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent**, vol. 5, no 2 (juin 1978): 7-10.
31. Fortin, **op. cit.**, p. XVII-XXI. Dans le texte que nous citons, les parenthèses sont d'Adèle Lamontagne. P. L., Rimouski, 10 février 1862, lettre d'Adèle Lamontagne à Théodore-Jean Lamontagne.
32. Bélanger, **op. cit.**, p. 9.
33. Henry Youle Hind, **Eighty Years' Progress of British North America...**, Toronto, L. Stebbins, S. Low & Marston, 1863, p. 529. Un des professeurs du Collège Saint-Germain, James Smith, publie justement cette année-là (1863) un livret qui a certainement été rédigé en fonction de la formation à donner à ses étudiants: James Smith, **Les éléments de l'agriculture à l'usage de la jeunesse canadienne**, Québec, Auteur, 1862, 140 p. Microfiche ICMH 23007. Prolifique, Smith a aussi publié un traité d'enseignement religieux à l'usage de ses élèves qui connaîtra plusieurs tirages: **Les soirées de la Baie des Chaleurs ou Entretiens sur l'éducation de l'enfance**, Montréal, J.- B. Rolland, 1883. Microfiche ICMH 13741.
34. P. L., Rimouski, le 9 septembre 1858, Adèle Lamontagne à Théodore-Jean Lamontagne.
35. P. L., Rimouski, le 9 septembre 1858, 14 octobre 1866, Adèle Lamontagne à Théodore-Jean Lamontagne.
36. P. L., Rimouski, le 4 décembre 1861, Adèle Lamontagne à Théodore-Jean Lamontagne. «*Distribution solennelle des Prix décernés aux élèves de la Congrégation de Notre-Dame*», **La Voix du Golfe**, vol. 1, no 3, (9 juillet 1867): 1; vol. 2, no 3, (7 juillet 1868): 2; vol. 3, no 2, (6 juillet 1869): 2.
37. P. L., Rimouski, le 28 janvier 1871, le 5 septembre 1872, Adèle Lamontagne à Théodore-Jean Lamontagne.
38. Normand Plourde, **ibid.**
39. Alphonse Fortin, **op. cit.**, p. 44.
40. P. L., Rimouski, le 13 juillet 1875, Adèle Lamontagne à Théodore-Jean Lamontagne.
41. Nive Voisine, «*Il y a cent ans ... Une bénédiction ... difficile!*», **Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent**, vol. 3, no 1 (mai 1976): 12-14.
42. A.N.Q.-R., greffe Pierre-Louis Gauvreau, acte no 2194, le 26 janvier 1870, Société entre Simon-Joseph Chalifour et Auguste-Théodore Chalifour.
43. Talbot ne conservera pas le poste bien longtemps. Achille Fournier, notaire à Matane, avait déjà entrepris des démarches en 1867 et 1868 pour obtenir le poste de shérif. Des divergences publiques l'ont à l'époque opposé au député du comté Joseph Garon qui avait son candidat. Fournier obtient finalement le poste en passant apparemment par-dessus la tête du député et en s'adressant à Québec. Il reçoit sa nomination officielle le 24 novembre 1868. Antoine Gagnon, **Histoire de Matane**, Rimouski, Impressions des Associés, 1977, p. 278, 603 s.
44. P. L., Rimouski, le 13 juillet 1875, Adèle Lamontagne à Théodore-Jean Lamontagne.
45. Traduction de l'auteur. John Lovell, **Lovell's Province of Quebec Directory for 1871...**, Montreal, John Lovell, 1871, p. 581.

La pêche au saumon dans l'anse aux Coques

Béatrice chassé

Au printemps de 1758, notre gouverneur, le marquis de Vaudreuil, avait bien assez de soucis en tête. Depuis deux ans, la guerre battait son plein en Amérique du Nord. Le gouverneur craignait à tout moment de voir arri-

du régime français. Vaudreuil était très explicite et concédait au seigneur-pêcheur le droit de la pêche au saumon, à l'exclusion de tous les autres habitants *«jusques à ce que nous en ayons autrement ordonné conjointement avec M. L'intendant»*.

apposée sur l'ordonnance de 1758 allait suivre son cours pendant plusieurs années.

Paul Lepage de la Molaie n'a pas manqué d'exploiter le privilège que lui avait accordé le gouverneur de la Nouvelle-France. Le seigneur-pêcheur n'avait qu'une idée en tête: sa pêche à saumon. Lors du partage de sa seigneurie, en 1775, entre lui-même et les héritiers de Pierre Lepage de St-Barnabé, il n'était même pas sur le terrain pour surveiller l'arpentage. Il avait confié cette tâche à un représentant de l'autre partie pendant qu'il était allé inspecter ses installations de pêche. Cependant, pour s'assurer d'un pied-à-terre, il concédait une grande partie de l'anse aux Coques à ses deux enfants: Louis-Alexandre et Isabelle. Celle-ci recevait les huit arpents de front qui se terminaient à la pointe *«des petits bouleaux»* s'opposant à la pointe de l'ouest où est située aujourd'hui l'église de Sainte-Luce. Quant à Alexandre, il recevait en partage huit arpents attenants à la concession de sa sœur et sur sa partie coulait le petit ruisseau qui se trouve au fond de l'anse aux Coques. Ce site a été



ver la flotte britannique qui devait concerter son action avec les forces anglo-américaines. De plus ses querelles incessantes avec le marquis de Montcalm venaient compliquer une situation déjà assez tendue. Vaudreuil prend tout de même le temps de s'occuper de la petite administration; au mois de mai, il émettait une ordonnance réglant la propriété de la pêche au saumon dans l'anse aux Coques.

D'après cette ordonnance, Vaudreuil faisait de Paul Lepage de la Molaie (aussi Molé) le seul concessionnaire de toute la pêche au saumon dans l'anse aux Coques située à une quinzaine de kilomètres en bas de Rimouski. Le Sieur Lepage de la Molaie, seigneur de Pointe-au-Père, exploitait cette pêche depuis quatre ans et il avait pris la précaution de faire confirmer son privilège par le gouverneur de la Nouvelle-France, prévoyant sans doute la fin

Comme la Nouvelle-France devenait définitivement britannique en 1763, notre dernier gouverneur ne fut jamais en mesure d'en ordonner autrement. Cependant, sa signature



occupé au XX^e siècle par l'Hôtel Sainte-Luce, devenu ensuite l'Hôtel de la Mer. Parmi leurs obligations, Alexandre et Isabelle devaient remettre au seigneur, leur père, «*cinq saumons boucannés*» pour chacune des cent prises de cette espèce.

En 1790, Joseph Drapeau faisait l'acquisition de toutes les seigneuries de la famille Lepage dans le bas du fleuve. Le nouveau seigneur était loin d'être tendre en affaires. Comme il voulait être sûr de posséder tous les droits rattachés aux terres qu'il venait d'acquérir, il réunissait au bureau du notaire Pierre-Louis Descheneaux trois notables de la ville de Québec. Joseph-Gaspard Chaussegros de Léry, Joseph Brassard Descheneaux et Nicolas-Gaspard Boisseau allaient certifier devant ledit notaire que la signature apposée sur l'ordonnance de 1758 était bien celle de Vaudreuil et que le document était bien authentique. Ainsi muni d'une telle certification, le seigneur Drapeau pouvait faire valoir aux habitants de l'anse aux Coques que le droit accordé à son prédécesseur lui appartenait, en toute justice. Le saumon fumé se vendait bien au magasin du Sieur Drapeau à la basse-ville de Québec. À tout seigneur, sa part de poissons.

À cette époque-là, la ressource était sûrement très abondante mais, de nos jours, le poisson rose, le roi des mers a disparu de ces parages. Au XX^e siècle, les eaux de l'anse ont vu passer bien plus de baigneurs que de poissons roses. On a peine à imaginer que le ruisseau, qui n'est plus qu'un ruisselet, ait pu servir autrefois à la remontée des saumons. Pourra-t-on seulement sauver les espèces menacées comme l'éperlan, la sole et les coques? Cependant, il serait illusoire de vouloir retourner à un état de nature tel que l'ont connu nos ancêtres. Le seigneur-pêcheur, Paul Lepage de la Molaie ne reviendra plus aborder à l'entrée du ruisseau sur sa barque chargée de poissons.

Ordonnance de Vaudreuil
La pêche au saumon dans l'anse aux Coques
14 may 1758

PIERRE RIGAUD M.is DE VAUDREUIL *Commandeur de L'ordre Royal et Militaire de St.Louis Gouverneur et Lieutenant Général pour le Roy en toute la nouvelle france terres et pays de la Louïisiane.*

NOUS *avons maintenu jusqu'à nouvel ordre le Sr. Molé le Page dans la possession de l'établissement de pesche à saumons qu'il a fait depuis quatre ans à l'anse aux coqs. Défendons à tous habitants et autres personnes de luy causer aucun trouble ny empechement sous peine de désobéissance jusques à ce que nous en ayons autrement ordonné conjointement avec M. L'intendant.*

Fait à Montréal le 14 may 1758.

Vaudreuil (1)

1. ANQQ, not. P.-Ls Descheneaux, 12 août 1791.

Le Bas-Saint-Laurent et le fleuve: des relations disparues

David Saint-Pierre

Que connaît-on de la relation entre les résidents du Bas-Saint-Laurent et leur fleuve? On pourrait croire que l'on en sait beaucoup, que cette relation est claire. Ce serait un fondement du développement de la région. Mais, si l'on veut aller plus loin, si l'on demande en quoi cette relation a toujours été si particulière, on se bute à un mutisme général. Assurément, chacun ira de son exemple favori d'une histoire maritime du Bas-Saint-Laurent: le naufrage de l'Empress of Ireland, les stations de pilotes du Saint-Laurent et les phares occupent des places de choix dans la mémoire collective; on mentionnera aussi la pêche, sans plus de précision. Pourtant, le fleuve a effectivement joué un grand rôle dans le développement du Bas-Saint-

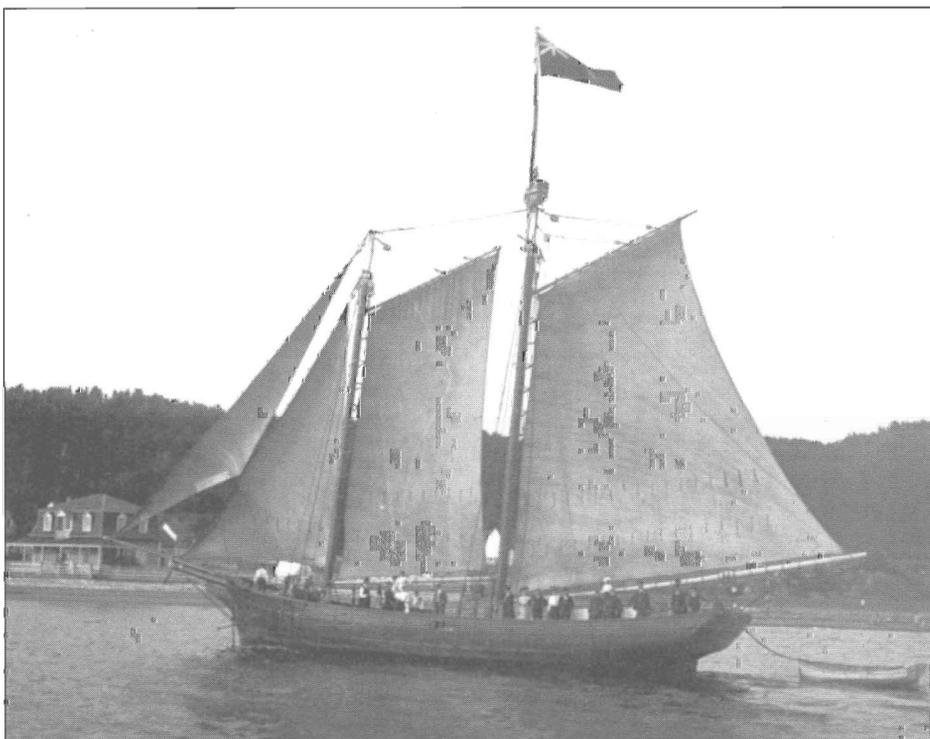
Laurent, mais ce rôle n'a pas toujours été celui que les gens veulent bien généralement lui donner. En fait, il serait bon de montrer comment le fleuve a influencé le cours de l'histoire du Bas-Saint-Laurent par les différentes fonctions que les Bas-Laurentiens lui ont successivement données. On verra que le Bas-Saint-Laurent possède un patrimoine maritime composé de plusieurs éléments qui ont eu une importance considérable dans son développement, et qui de nos jours, sont curieusement moins connus et moins exploités dans la région. Ces diverses pistes nous aideront à comprendre comment notre région se retrouve à «marchander» une culture maritime qui ne lui appartient pas directement en propre, qui reflète plutôt les préoccupations des visiteurs, elles-

mêmes alimentées par une mémoire maritime régionale entièrement reconstruite, au lieu d'interpréter les rapports au fleuve qui ont eu cours dans l'histoire de notre région.

Il est à noter que le présent article sera centré sur le XIX^e siècle, période de continuité et de changement. Nous jeterons ainsi un regard plus large sur le passé maritime du Bas-Saint-Laurent dans lequel nous incluons Kamouraska et une partie de la Côte-du-Sud. Nous ne ferons pas un inventaire exhaustif des relations entre les Bas-Laurentiens et leur fleuve, mais nous en ferons ressortir quelques-unes, importantes et souvent méconnues, qui ont déjà fait partie d'une réalité quotidienne aujourd'hui presque complètement disparue et oubliée. Espérons que ce texte sera l'amorce d'une réflexion sur des moyens de mettre en valeur ces réalités évacuées du paysage régional.

Le fleuve moyen de communication

Dès les premières années du développement du Bas-Saint-Laurent, le fleuve sert de voie de communication unique. En fait, les routes sont rares et il faut attendre le XIX^e siècle pour que la population puisse utiliser le chemin Royal qui longe le fleuve. Ainsi, malgré quelques secteurs moins accessibles, entre Trois-Pistoles et le Bic par exemple, les points d'habitation du littoral sont reliés à Québec dès 1830¹. Mais le chemin est encore difficilement praticable et on recommandera longtemps au voyageur de circuler en bateau². C'est donc par le fleuve que se fait la grande majorité des déplacements vers le Bas-Saint-Laurent. C'est par le fleuve que les immigrants arrivent dans le Nouveau Monde, mais aussi, c'est par-là qu'ils



Magnifique bateau à voiles à la pointe aux Anglais du Bic (UQAR, Fonds Rioux).

repartent de Québec pour aller peupler les terres littorales plus en aval. Les communautés littorales établies, c'est encore par le fleuve qu'elles reçoivent les marchandises de Québec et que les gens continuent d'arriver. Jusqu'à la venue du chemin de fer, le Saint-Laurent sera «*la route privilégiée pour le transport des personnes et des marchandises*»³. Il n'est pas surprenant de constater alors que la région du Bas-Saint-Laurent s'organise d'abord en une longue frange habitée près du fleuve, son arrière-pays étant quasiment désert. De plus, même quand s'ouvrent le deuxième et le troisième rang (à Rimouski dès 1790; à Trois-Pistoles dès 1803), les chemins d'accès, perpendiculaires au fleuve, offrent une ouverture sur le grand cours d'eau. Ces routes sont «*pour les localités intérieures, une fenêtre sur le fleuve*»⁴.

C'est donc pour le nécessaire ravitaillement des nouvelles localités côtières et de leur arrière-pays, isolés de Québec, que naît le cabotage. Pendant toute la période de l'année où le fleuve est libre de glace, quantité de petites embarcations sillonnent ses eaux pour desservir les petits villages côtiers, leur acheminer nombre de marchandises de commerce. Le fleuve est donc le principal, sinon le seul lien entre les villages bas-laurentiens et les agglomérations plus importantes. Les nouvelles localités n'étant pas souvent équipées d'infrastructures d'accostage ou de débarquement, les bateaux utilisés se doivent d'être adaptés aux conditions des littoraux bas-laurentiens. On développe alors la goélette à fond plat, idéale pour les conditions de l'estuaire laurentien et qui demeurera le type d'embarcation par excellence du cabotage jusqu'à l'adoption de la vapeur dans les années 1920⁵. Nul besoin de quai, nul besoin de grande profondeur, au contraire, le déchargement et le chargement se font à l'échouage, entre les marées⁶. Ainsi, grâce à ce type d'embarcation, la région peut recevoir des produits manufacturés, ou des denrées plus rares, importées, de la mélasse, du sucre, du rhum et combien d'autres encore⁷. Le cabotage

prend de plus en plus d'importance dès le début du XIX^e siècle dans le Bas-Saint-Laurent. Avec le développement des productions locales, de l'agriculture, le besoin de vendre ses produits sur des marchés plus importants se fait sentir. Les goélettes vont aussi servir à l'expédition de certains produits bas-laurentiens, que ce soit une partie des récoltes ou du poisson, pour les vendre à Québec⁸. Des propriétaires de goélettes partent donc de leur village chercher dans les autres localités riveraines des produits et remontent ainsi le fleuve, leur bateau toujours plus chargé pour aller vendre les produits dans la grande ville⁹.

Au début du XIX^e siècle, la Grande-Bretagne est coupée de ses marchés habituels d'approvisionnement en bois par le Blocus continental napoléonien et les marchands se tournent vers les colonies d'Amérique. Il va sans dire que dès ce moment, l'industrie du bois se développe rapidement au Québec. Même si son importance n'est pas de premier plan au XIX^e siècle, le Bas-Saint-Laurent participe aussi à cet effort de production¹⁰. La production régionale est surtout composée de madriers de pin, de sapin ou d'épinette, exportés en Angleterre, et de planches, acheminées vers Québec et Montréal par cabotage. Quand le bois est destiné à l'exportation outre-Atlantique, les grands navires jettent l'ancre en face d'un petit port et des goélettes transbordent à partir de la rive. On comprend toute l'importance de cette petite batellerie, alors que l'économie régionale devient de plus en plus axée sur le commerce international. Au début basé à Québec, le cabotage se déplace ensuite vers l'est. C'est à l'Île-aux-Coudres et sur la Côte-du-Sud que se retrouvent les principaux ports d'attache des goélettes vers la fin du XIX^e et au XX^e siècle. Même si le cabotage de la Côte-du-Sud commence à périr avec les améliorations du réseau routier et surtout l'arrivée du chemin de fer, à l'Île-aux-Coudres, plusieurs propriétaires de goélettes vont continuer de prospérer avec la motorisation des bateaux,

et ce, jusqu'au milieu du XX^e siècle. Vers les années 1850, le cabotage amène aussi la construction de quais importants, notamment à Rivière-du-Loup et à Rimouski, parce que des goélettes de plus fort tonnage utilisées par l'industrie du bois ne se prêtent plus au transbordement à l'échouage¹¹.

Au Bas-Saint-Laurent, il est fréquent de rencontrer des personnes, des petits commerçants, des agriculteurs riverains qui possèdent leur goélette avec laquelle ils font du cabotage pour s'assurer un revenu de plus. En fait, presque tous les villages de la côte comptent au moins une goélette¹². Bien que Québec et plus tard Charlevoix aient de longue date été les principaux lieux de construction navale, on ne doit pas oublier que pendant des années on a construit sur le littoral bas-laurentien des goélettes et d'autres types de barques. En effet, les rivages peu inclinés de la région se prêtaient bien à cette activité, souvent exercée par les propriétaires de goélettes eux-mêmes. Les goélettes représentent plus de la moitié du total des navires lancés pendant toute la période où il y eut de la construction navale au Bas-Saint-Laurent¹³. Encore une fois, c'est l'industrie du bois qui stimule la construction navale dans le Bas-Saint-Laurent. Cet état de fait tient autant à la nécessité du cabotage pour le transbordement, qu'à l'abondance du bois pour la construction elle-même. La construction navale régionale répond essentiellement à des besoins ponctuels et les petits chantiers qui s'installent sont toujours temporaires. Certaines localités produisent néanmoins plus que d'autres. Ainsi on sait que des Rimouskois construisaient déjà des bateaux au XVIII^e siècle et il continuera de s'en construire jusqu'aux années 1920¹⁴. On observe aussi des chantiers en pleine activité au Bic, à Ste-Luce, à St-Fabien, Trois-Pistoles, Rivière-du-Loup, Pointe-au-Père et L'Isle-Verte. Outre les goélettes qui représentent l'immense majorité des embarcations construites, le Bas-Saint-Laurent produit aussi plusieurs «sloops», un type de voilier plus petit,

à fond plat et à un seul mât, pratique pour le petit cabotage¹⁵. C'est le XIX^e siècle qui a marqué l'âge d'or de cette construction maritime. Aussi, bien que la construction navale se rencontre encore dans la région jusque dans les années 1930, la fin du XIX^e siècle semble annoncer un déclin.

En effet, la seconde moitié du XIX^e siècle est marquée par de profonds changements dans le rapport au fleuve des Bas-Laurentiens. Le grand facteur de ces changements, c'est l'apparition et l'essor des réseaux du chemin de fer, à la fois complémentaire et concurrent¹⁶. Concurrentiel d'abord, parce que son arrivée dans la région, symbolisée par le Grand Tronc à Rivière-du-Loup en 1860, amène le déclin de certaines activités traditionnelles. On l'a vu, le petit cabotage se met à décliner dès ce moment; les caboteurs qui restent augmentent leur tonnage et transportent surtout du bois. Ce n'est que plus tard, avec le développement de la Côte-Nord, que le cabotage à partir du Bas-Saint-Laurent reprendra de l'importance¹⁷. Concurrentiel aussi parce que l'arrivée du chemin de fer accélère un mouvement déjà amorcé: le déplacement d'une importante partie de la population vers l'arrière-pays. À partir de ce moment, quelques villages construits sur le bord du Saint-Laurent voient une partie de leur population se déplacer parfois jusqu'à quelques kilomètres plus haut, le plus souvent autour de la gare. C'est dans ce contexte que Luceville, derrière Ste-Luce, commence à se développer autour de la gare de l'Intercolonial¹⁸. À St-Simon aussi, une petite agglomération se forme autour de la station. Enfin, le rail complété et les emplois qui en découlaient disparus, la facilité nouvelle de se déplacer sera un facteur déterminant dans l'exode massif de la population bas-laurentienne vers la Nouvelle-Angleterre.

Certains éléments accentuent aussi la complémentarité du chemin de fer et du réseau de communication fluvial. On ne doit pas oublier que l'Intercolonial ne traverse la région que pour rejoindre les provinces maritimes, lesquelles avaient exigé la

construction du lien ferroviaire comme condition de leur rattachement à la fédération canadienne¹⁹. Malgré tout, le chemin de fer favorise la mise en place de nouveaux liens entre la population régionale et le fleuve. Ainsi, il suscite certaines activités liées à l'exportation qui n'auraient pu se développer sans lui. Que l'on pense par exemple au transbordement de la poste à Rimouski dès 1896. Dans ce cas précis, c'est la poste de tout l'est du Canada destinée à l'Europe qui arrive par train à la gare de Rimouski, et de là, directement sur le quai, le long du Rhoda et plus tard du Lady Evelyn, qui l'acheminent vers les transatlantiques ancrés au large. De même, dans l'autre sens, la poste est débarquée à Rimouski pour être triée et envoyée par train à sa destination finale. Le train sera également un facteur de l'augmentation du nombre de touristes estivaux dans la région. Enfin, le chemin de fer, en particulier dans la vallée de la Matapédia, sera un facteur de localisation de nouvelles scieries et l'ouverture de nouvelles forêts correspondra au «boom» de l'industrie du sciage²⁰. Cette industrie alimentera en retour le trafic maritime par cabotage jusqu'au début des années 1930. Car c'est avec l'amélioration des routes et des installations portuaires régionales, accessibles à de plus gros navires, que s'amorce définitivement le déclin des goélettes, incapables de concurrencer les grands transports²¹.

Le fleuve comme garde-manger

Dès le moment où s'établissent des colons le long de la côte du Saint-Laurent, la pêche joue un rôle de premier plan dans leur survie, combinée bien évidemment à la chasse et la traite. On pêche surtout le saumon, l'anguille, le hareng et le capelan, mais aussi la morue, en s'éloignant un peu de la côte. Essentielle, la pêche constitue même la principale activité de plusieurs colons, tel ce Joachim Vautour qui s'installe à Rimouski, en 1731²². Par la suite, avec le développement de l'agriculture, la pêche devient une simple activité complémentaire pour la plu-

part des localités de la région. Ainsi, à partir du XIX^e siècle, seuls quelques villages ont une concentration vraiment importante de pêcheurs. Ailleurs, les cultivateurs du premier rang installent des pêches à fascines et récoltent ce que les marées leur donnent, soit pour compléter leur alimentation, soit pour écouler sur le marché local, ou encore pour engraisser leurs champs²³. Les pêches à fascines sont faites avec des perches de bois franc plantées dans le sol de l'estran, perpendiculairement au rivage, à une courte distance l'une de l'autre (autour d'un mètre) et reliés entre elles par des branchages tissés très serrés (les fascines), de manière à former un long filet partant de la côte²⁴. Ainsi, avec la marée basse, les poissons se retrouvent pris dans les fascines et il ne reste plus au pêcheur qu'à les recueillir. Cette technique, héritée des Amérindiens, permettait aux Bas-Laurentiens de capturer plusieurs espèces différentes. Elle est toujours demeurée la technique dominante pour les pêcheurs riverains, au point que le nombre de ces pêches a pu inquiéter le gouvernement canadien, qui en 1864, vote une loi pour en limiter le nombre, afin de protéger la ressource²⁵. Parmi les localités bas-laurentiennes où la pêche demeure importante, la principale est sans contredit L'Isle-Verte. Ainsi, en 1891, pour l'île et la terre ferme, on compte 22 bateaux de pêche, pour 55 pêcheurs. On y pratique aussi la pêche à fascines et en tout, 27 de ces pêches sont installées à l'île comme sur la terre ferme²⁶. Les pêches qui y sont déclarées pour cette année-là ont une valeur de 22 000 dollars, montant très supérieur à celui des autres localités. Enfin, toujours selon le même rapport, les espèces prises à L'Isle-Verte sont très variées. On y a pêché du saumon, de l'alose, du hareng, de l'anguille, de l'esturgeon, de la sardine, en plus de «poisson commun», à être utilisé comme engrais. Notons aussi la capture de 18 marsouins (bélugas), dont l'huile et la peau sont recherchées²⁷. Pour la capture de marsouins, la palme revient aux rési-



Une pêche fructueuse en Gaspésie (UQAR, Fonds Rioux).

dants de Rivière-Ouelle et de Ste-Anne-de-la-Pocatière qui en ont respectivement capturé, cette année-là, 51 et 90! En tout, de Sainte-Flavie à Sainte-Anne-de-la-Pocatière, pour l'année 1891, on compte 64 bateaux de pêche, 313 pêcheurs, 147 pêches à fascines, 128 pêches à anguille (fascines munies de pièges) et 114 rets à mailler²⁸.

Le Saint-Laurent a aussi été au cours de l'histoire utilisé à des fins agricoles, celle-là plus particulières. On l'a vu, certains produits de la pêche ont pu servir à l'engraisement des sols pour l'agriculture. Mais un autre élément maritime original a, dans le Bas-Saint-Laurent, joué un rôle dans l'exploitation agricole. Les aboiteaux sont des sortes de digues empêchant les grandes marées d'inonder les terres les plus basses²⁹. Percées de portes qui laissent à marée basse échapper l'eau accumulée par ruissellement, les digues permettent la culture où naturellement, on trouverait des terres périodiquement inondées. C'est dans Kamouraska, pour protéger le chemin Royal des grandes vagues et des grandes marées, que le premier aboiteau de la région est construit³⁰. En 1869, avec la raréfaction des

bonnes terres, le premier aboiteau utilisé à des fins agricoles a été construit. Devant le succès de l'expérience, il sera suivi de plusieurs autres, jusqu'à ce que de nos jours, il en reste cinq encore en fonction, de La Pocatière à St-André³¹.

À la fin du XIX^e siècle, on commence à récolter sur les battures, ce que l'on appellera la mousse de mer. Aussi appelée l'herbe à bernaches, la mousse de mer est abondante sur la rive sud de l'île Verte jusqu'aux années 1930, où elle finit par disparaître à cause d'un champignon parasite. On la fauche à marée basse, les pieds dans l'eau, pour ensuite la faire sécher pendant un mois. Pressée en balle, elle est ensuite vendue et utilisée pour rembourrer les meubles, les matelas ou isoler les maisons. Elle sera une bonne source de revenus supplémentaires pour des cultivateurs et des pêcheurs³².

Le fleuve comme «toile de fond»

C'est encore une fois l'amélioration des transports qui conditionne un changement dans le rapport au fleuve. L'augmentation du nombre de bateaux à vapeur, l'établissement de lignes régulières vers le bas du fleuve (vers 1853), mais

surtout, un peu plus tard, l'arrivée du chemin de fer, facilitent la circulation entre les grands centres et le Bas-Saint-Laurent. Ainsi, sauf pour Kamouraska qui est déjà fréquenté par des villégiateurs depuis longtemps, pour plusieurs villages du Bas-Saint-Laurent se développe un tourisme d'été important³³. C'est la grande bourgeoisie anglaise et américaine qui cette fois descend le fleuve ou monte en train pour aller profiter du grand air marin et se sentir un peu dépaysée dans cette société de paysans «à l'accent étrange, attachée à sa langue, ses coutumes et son Église»³⁴. Plusieurs villages sont particulièrement prisés par les estivants. Notre-Dame-du-Portage, la pointe de Rivière-du-Loup, St-Patrice et surtout Cacouna sont les destinations de choix. Rivière-du-Loup devient alors une escale obligée de plusieurs lignes de navigation et les gares de la région deviennent des lieux très achalandés dès le début de la belle saison³⁵. Plusieurs estivants fortunés se construisent dans ces villages des villas souvent imposantes qui leur servent de résidence secondaire, sur les sites les plus superbes. De nombreux grands hôtels sont aussi aménagés pour accueillir une bonne part de cette élite qui vient profiter des vertus de l'air salin. L'un des plus connus est sans doute le *St-Lawrence Hall* de Cacouna, construit en 1862, qui pouvait accueillir jusqu'à 600 invités³⁶. Il est aussi fréquent de voir des villageois réaménager leur résidence pour accommoder et héberger des estivants plus modestes, s'assurant ainsi un revenu supplémentaire³⁷. Plusieurs autres Bas-Laurentiens trouvaient de l'emploi auprès des riches villégiateurs à entretenir la villa, l'été comme l'hiver.

Cette forme de tourisme, essentiellement anglo-saxonne et bourgeoise, aura attiré pendant des décennies l'élite de Montréal et d'ailleurs, les Molson, les Allan, les hommes d'affaires, les politiciens et même, à Métis-sur-Mer, des professeurs de l'université McGill. Mais au XX^e siècle, un autre changement s'amorce avec l'amélioration du réseau routier et la diffusion de l'au-

tomobile pendant l'entre deux-guerres. Le tourisme devient plus mobile et en 1929, l'inauguration du chemin de ceinture de la côte gaspésienne annonce le véritable déclin du tourisme de villégiature dans la région³⁸. Les grands hôtels équipés de toutes les commodités pour accueillir des visiteurs de plus longue durée cèdent tranquillement la place à des cabines et des motels pour une clientèle de passage. C'est à partir de cette période que le Bas-Saint-Laurent devient la «porte d'entrée de la Gaspésie», devenue, elle, une destination de choix³⁹. Depuis, le Bas-Saint-Laurent tente d'amener les visiteurs à rester plus longtemps sur son territoire.

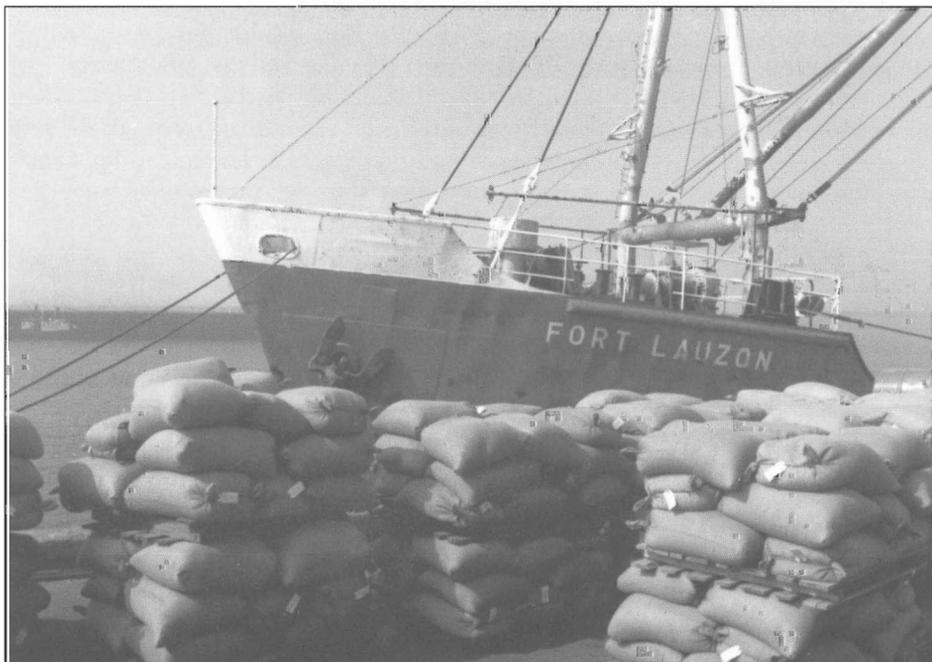
Plusieurs efforts sont faits dans tous les coins de la région pour mettre en valeur certains éléments du patrimoine. Mais qu'en est-il du riche passé à caractère maritime que l'on vient d'évoquer? Comment sont mises en valeur les traces qu'il nous en reste de nos jours? Force est de constater que les gestes posés et les efforts de préservation et de mise en valeur sont encore insuffisants. Insuffisants d'abord par leur nombre et ensuite par leur variété. En effet, combien de sites font de l'interprétation à caractère maritime; combien

de thèmes différents sont retenus? Aux deux extrémités de notre région, deux musées maritimes sont ouverts: les deux tiennent présentement des expositions sur le naufrage de l'Empress of Ireland et sur les grands paquebots ayant sillonné le Saint-Laurent! Il y a bien quelques distinctions quant à l'interprétation de l'histoire et aux autres thématiques abordées dans les deux sites, mais ce doublement est-il bien justifié⁴⁰? Il va sans dire que la dramatique histoire du naufrage de l'Empress of Ireland est importante et qu'elle a marqué durablement l'imaginaire des Bas-Laurentiens. Le gouvernement québécois en a d'ailleurs récemment reconnu l'importance en classant l'épave comme bien culturel, ce qui représente une première pour un bien subaquatique au niveau provincial. On sait aussi que les voyages transatlantiques ont eu leur importance régionale, de par les escales des paquebots pour la poste et le pilotage, mais le véritable rapport au fleuve des gens de la région, celui par lequel ils ont souvent vécu, ne trouve pas encore toute la place qu'il mérite. Par exemple, si le pilotage et les phares ont eu une réelle importance dans notre histoire régionale, il ne faut pas oublier que ces stations sont

des enclaves tournées vers Québec et vers une navigation qui, pour la population régionale, n'a que très peu d'incidence quotidienne. Ces éléments sont des «vedettes» de la scène maritime régionale que l'on se doit de préserver et de mettre en valeur, mais ils ne sont pas les seuls!

Donc, le principal problème est celui de la variété des thèmes exploités. En effet, il est nécessaire d'insister sur le fait que tous les thèmes ont leur importance et méritent que l'on s'y attarde; mais c'est connu, il n'avantage personne que certains thèmes soient surexposés. Pourtant, sur la quantité encore relativement restreinte de sites à caractères maritimes au Québec, plusieurs, en plus des deux que l'on a déjà mentionnés, partagent les mêmes thèmes. On retrouve par exemple une chalouperie classée monument historique sur l'Île d'Orléans et une chalouperie artisanale au Musée maritime du Québec à L'Islet⁴¹. On retrouve une exposition sur les aides à la navigation lumineuse à Pointe-au-Père et une autre au phare de La Martre, en Gaspésie! On vous parlera de circulation sur le fleuve et de goélettes à L'Islet... comme à l'Île-aux-Coudres. Et que dire des visites de phares, presque toutes abordées sous le même angle. À l'image de celui du Québec, le patrimoine maritime du Bas-Saint-Laurent, pourtant diversifié et riche, manque de diversité dans sa diffusion. Cependant certains domaines comme les arts visuel et littéraire, par exemple, s'inspirent encore abondamment de thèmes maritimes.

Un certain déséquilibre existe dans l'image que le Bas-Saint-Laurent peut projeter. Ainsi, dans la région de Rimouski, pendant que l'on nomme une rue, un hôtel, un terrain de golf, un club de plongée et un restaurant «Empress» (il y a aussi déjà eu un bar), des quais tombent en ruine, on démolit l'édifice du premier Institut maritime et on refait un mur de soutènement qui ne donne toujours pas accès au fleuve. En fait, on est en droit de se demander si la conscience populaire est suffisamment sensibi-



Une cargaison prête pour l'embarquement sur le *Fort Lauzon* accosté au quai de Rimouski-Est (Jean Larrivée, 1980).

lisée à ce patrimoine. Il en reste, bien sûr, mais très peu de gens ont encore un contact quotidien avec le Saint-Laurent. La culture maritime actuelle est celle des traversiers, des croisières aux baleines, de la navigation de plaisance devenue un loisir de luxe, de pêches encore actives (au crabe des neiges, à l'anguille, etc.) mais d'abord commerciales et de plus en plus marginales. Il n'en demeure pas moins qu'en général, les Bas-Laurentiens ont «*tourné le dos à l'estuaire*»⁴². Évidemment, on comprend que les progrès techniques, les changements économiques ont conditionné les changements de vocation, l'abandon progressif des activités maritimes, mais pourquoi la mémoire a-t-elle évacué ce passé? Pourquoi n'ont pas été sauvegardés plus de témoins physiques, plus de traces de ces réalités d'autrefois? Une partie de la réponse vient sûrement de la fonctionnalité des objets et des bâtiments maritimes: «*advenant la désuétude ou l'inefficacité, c'est la destruction ou la mise au rancart qui est d'abord envisagée*»⁴³. L'autre partie de la réponse revient assurément à l'intérêt porté au patrimoine maritime. Il faut savoir que l'intérêt général porté au sujet est plutôt récent. Le premier rapport sérieux sur l'état de la situation de ce patrimoine par la Commission des biens culturels du Québec a été publié en 1983⁴⁴. Dans la région, la création du Musée de la mer de Pointe-au-Père date de la même époque. La création du regroupement de promotion touristique «Le Québec maritime» dont la région fait partie est encore plus récente. La mise en valeur régionale est par ailleurs souvent axée sur la satisfaction des attentes et des intérêts d'un public extérieur, ce qui ne donne pas toujours des résultats très valables. Il s'agit pourtant de miser sur le long terme, sur ce qui en fait constitue un milieu de traditions. En ce sens, la recherche devrait jouer un rôle de premier plan, afin d'assurer la diffusion d'interprétations rigoureuses et diversifiées. Combien de petits centres d'interprétation, d'initiatives de mise en valeur ne réussissent pas à démarrer con-

venablement, faute de moyens? Certaines initiatives viennent des sites les plus importants et reçoivent plus facilement de l'appui. Le Musée de la mer de Pointe-au-Père a récemment procédé à des levées de fonds pour financer l'érection d'un nouveau bâtiment sur son site. À l'intérieur, on retrouve une production multimédia sur le thème du naufrage de l'Empress of Ireland, mais aussi une salle d'exposition temporaire qui pourra, il est permis de l'espérer, accueillir dans un avenir rapproché certains de ces éléments de notre histoire que l'on ne retrouve pas ailleurs.



Dans le brouillard maritime, un capitaine fait preuve de vigilance pour entrer son bateau de pêche au quai de Rimouski-Est (Jean Larrivée, 1981).

* * *

Les premiers habitants du Bas-Saint-Laurent ont entretenu des liens multiples avec la grande voie maritime. D'abord voie de communication unique, le fleuve a conditionné le peuplement de la région et permis son ravitaillement en produits de toutes sortes. Le cabotage, pratiqué dès le XVIII^e siècle, mais qui prend une ampleur considérable avec le XIX^e siècle, se poursuivra avec une relative importance jusqu'au XX^e siècle. Essentielles autant pour amener

marchandises et personnes, les goélettes serviront aussi à l'exportation de produits de la région qui seront vendus à la ville. Avec le développement de l'industrie du bois, ce trafic maritime s'accroît et le Bas-Saint-Laurent construit même ses propres goélettes, et ce, sur toute sa côte. À la fin du XIX^e siècle, un autre joueur majeur arrive sur l'échiquier des transports: le chemin de fer. Combiné à l'amélioration du réseau routier et la généralisation des navires à vapeur, on peut vraiment dire que la période annonce le début de grands bouleversements dans les rapports au fleuve comme voie de communication. Mais le fleuve est aussi pourvoyeur: en pêcheries d'abord, pour la survie au tout début, mais comme revenu d'appoint par la suite, surtout pour quelques localités littorales qui demeurent des centres de pêche plus importants. Le fleuve fournit aussi un espace cultivable avec les aboiteaux. Il fournit même pour un temps une matière spongieuse aux vertus multiples: la mousse de mer.

Enfin, c'est au XX^e siècle que le fleuve devient principalement une «toile de fond» à des activités touristiques: pour les estivants riches, le Bas-Saint-Laurent est la destination de choix. Cependant la popularité de l'automobile privée et l'amélioration des routes relèguent la région au rang de «porte d'entrée de la Gaspésie». Aujourd'hui, alors que le Bas-Saint-Laurent tente de redevenir une destination en retenant davantage les visiteurs, on peut se permettre de se questionner sur les orientations et les mises en valeur à favoriser. Dans la perspective où il fait partie de ce Québec maritime, ne serait-il pas bon de mettre plus d'efforts de ce côté en encourageant les initiatives déjà entamées, mais surtout en valorisant la mise sur pied de nouveaux projets, de nouvelles recherches, axés sur des pans de notre histoire maritime que l'on gagnerait à redécouvrir?

Notes

- 1 Serge Courville, Jean-Claude Robert et Normand Séguin, «*Le Saint-Laurent, artère de vie: réseau routier et métiers de la navigation au XIX^e siècle*», **Cahiers de géographie du Québec**, vol. 34, no 92 (septembre 1990): 187.
- 2 Jean-Charles Fortin, Antonio Lechasseur et coll., **Histoire du Bas-Saint-Laurent**, Québec, IQRC, 1993, p. 147.
- 3 **Ibid.**, p. 148.
- 4 Serge Courville, Jean-Claude Robert et Normand Séguin, **op. cit.**, p. 187.
- 5 Alain Franck, «*La goélette à voiles du Saint-Laurent*», **Traditions maritimes au Québec**, Colloque international (10 au 13 octobre 1984), Québec, Commission des biens culturels, 1984, p. 420-421.
- 6 Alain Franck, **Les goélettes à voiles du Saint-Laurent**, L'Islet-sur-Mer, Musée maritime Bernier, 1984, p. 24.
- 7 Marie-Andrée Massicotte, «*Au gré du fleuve et de l'histoire: la petite navigation côtière dans notre région*», **Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent**, vol. XI, no 4 (juin 1986): 101.
- 8 Alain Franck, «*La goélette à voiles du Saint-Laurent*» dans **Traditions maritimes au Québec**, **op. cit.**, p. 417.
- 9 **Ibid.**, p. 422.
- 10 Jean-Charles Fortin, Antonio Lechasseur et coll., **op. cit.**, p. 282.
- 11 **Ibid.**, p. 296.
- 12 Léo Bérubé, «*Les goélettes à voile*», **Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent**, vol. II, no 2 (octobre 1975): 10.
- 13 Marie-Andrée Massicotte, **op. cit.**, p. 99.
- 14 Jean-Charles Fortin, Antonio Lechasseur et coll., **op. cit.**, p. 149; Marie-Andrée Massicotte, **op. cit.**, p. 104.
- 15 Alain Franck, **Les goélettes à voiles du Saint-Laurent**, **op. cit.**, p. 28.
- 16 Serge Courville, Jean-Claude Robert et Normand Séguin., **op. cit.**, p. 190.
- 17 Jean-Charles Fortin, Antonio Lechasseur et coll., **op. cit.**, p. 632-634.
- 18 Paul Larocque et coll., **Parcours historiques dans la région touristique du Bas-Saint-Laurent**, Rimouski, GRIDEQ, 1994, p. 245.
- 19 Jean-Charles Fortin, Antonio Lechasseur et coll., **op. cit.**, p. 300.
- 20 **Ibid.**, p. 302.
- 21 **Ibid.**, p. 488.
- 22 Mario Mimeault, «*Joachim Vautour, pêcheur résidant à Rimouski au XVIII^e siècle*», **Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent**, vol. XIV, no 2 (juin 1991): 14-17.
- 23 Jean-Charles Fortin, Antonio Lechasseur et coll., **op. cit.**, p. 288.
- 24 Gilles Gaudreau et Pascal-Andrée Rheault, **Itinéraire et découvertes culturelles au Bas-Saint-Laurent**. Trois-Pistoles, Centre d'édition des Basques, 1999, p. 48; Paul Larocque et coll., **op. cit.**, p. 55.
- 25 Alfred Blais, «*Rapport du garde-pêche au ministre dans Documents de la session*, gouvernement du Canada, no 43, 1868, p. 9.
- 26 Ministère des Pêcheries, «*Statistiques des pêches*» et «*Rapports des gardes-pêche de la province de Québec*» dans **Documents de la session**, gouvernement du Canada, no 8A, 1891, p. 150.
- 27 **Ibid.**, p. 151. Notons que l'huile de marsouin a servi notamment à lubrifier les équipements ferroviaires et à l'éclairage des rues de Québec et de Montréal; Roger Martin, «*La pêche à l'anguille sur la Côte-du-Sud*», **Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent**, vol. XVII, no 2 (juin 1994): 17; Paul Larocque et coll., **op. cit.**, p. 39.
- 28 Ministère des Pêcheries, **op. cit.**, p. 150.
- 29 Paul Larocque et coll., **op. cit.**, p. 48.
- 30 Gilles Gaudreau et Pascal-Andrée Rheault, **op. cit.**, p. 46.
- 31 Paul Larocque et coll., **op. cit.**, p. 48.
- 32 **Ibid.**, p. 144; Jean-Charles Fortin, Antonio Lechasseur et coll., **op. cit.**, p. 288.
- 33 Marcel Samson, «*La route des villégiateurs*», **Continuité**, no 40 (été 1988): 12.
- 34 Jean-Charles Fortin, Antonio Lechasseur et coll., **op. cit.**, p. 495.
- 35 Lynda Dionne et Georges Pelletier, «*Rivière-du-Loup, une escale sur la ligne du Saguenay de 1842 à 1907*», **Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent**, vol. XX, no 2 (juin 1997): 17-22.
- 36 Paul Larocque et coll., **op. cit.**, p. 134.
- 37 Marcel Samson, **op. cit.**, p. 13.
- 38 Jean-Charles Fortin, Antonio Lechasseur et coll., **op. cit.**, p. 498.
- 39 **Ibid.**
- 40 Il s'agit du Musée de la mer de Pointe-au-Père qui traite aussi du pilotage, de la poste et des aides à la navigation, et du Musée maritime du Québec (anciennement Musée maritime Bernier, un changement de nom qui évacue la dimension régionale de l'établissement), à L'Islet-sur-Mer, sur la Côte-du-Sud. Ce dernier possède aussi deux bateaux-musées (un brise-glace et un navire militaire expérimental), une exposition permanente plus variée et une chalouperie traditionnelle.
- 41 Commission des biens culturels, **Les chemins de la mémoire. Monuments et sites historiques du Québec, tome 1**. Québec, Publications du Québec, 1990, p. 287.
- 42 Jean-Charles Fortin, Antonio Lechasseur et coll., **op. cit.**, p. 488.
- 43 Paul-Louis Martin, «*Vers le naufrage d'une culture maritime*», **Continuité**, no 24 (été 1984): 11.
- 44 François Picard, **Rapport sur le patrimoine maritime au Québec**, Québec, Commission des biens culturels, 1983. 60 p.

L'aéroport de Rimouski: quelques notes historiques

Jean Larrivée

Pourquoi un écrivain s'intéresse-t-il à tel ou tel sujet? Et les historiens, pourquoi analysent-ils une période particulière plutôt qu'une autre? Quel est l'élément déclencheur qui donne l'énergie nécessaire au processus de l'écriture?

L'aéroport de Rimouski: aussi loin que je puisse remonter dans mes souvenirs d'enfance, j'entends le bruit des avions qui décollent ou se posent sur la piste. C'était surtout le soir avant de m'endormir, les fenêtres de ma chambre étaient ouvertes en été pour laisser entrer l'air salin du fleuve Saint-Laurent et les grondements des moteurs des aéronefs...

Quelle chance d'habiter près d'un petit aéroport pour un garçon d'une dizaine d'années et de pouvoir s'y rendre à pied ou à bicyclette! Quels souvenirs impérissables lorsqu'on débute sa puberté de voir des hôtes de l'air qui sortaient des avions avec leurs costumes seyants...

Essayons ensemble de retracer quelques notes historiques¹ sur cet aéroport qui a marqué mon enfance et celle de plusieurs Rimouskois.

Les travaux de construction ont débuté vers 1928 et ont été complétés quelques années plus tard. Les infrastructures étaient plutôt modestes à l'époque: une piste de gazon en forme de T, un hangar et un réservoir pour le carburant! Cela était suffisant pour assurer le transport du courrier. En effet, les paquebots transatlantiques acheminaient les envois postaux jusqu'à Pointe-au-Père. L'aéroport de Rimouski permettait par la suite la livraison plus rapide de ce courrier vers l'aéroport de Saint-Hubert en banlieue de Montréal, vers Québec ou la Côte-Nord.

La Canadian Transcontinental Airways transportait non seulement la malle mais aussi quelques pas-

sagers. En 1936, la Canadian Airways qui a pris la relève assurait les déplacements des voyageurs vers Harrington sur la Basse-Côte-Nord et vers Québec.

Dix ans plus tard, en 1946, des Rimouskois fondèrent Rimouski Airlines pour effectuer le transport des bûcherons, des mineurs et de certaines marchandises vers d'autres municipalités de la rive sud, de la Côte-Nord et vers l'île d'Anticosti. Albert Dionne, Maurice Tessier et d'autres avaient souscrit les capitaux nécessaires pour démarrer cette modeste entreprise d'aviation. Laissons un des fondateurs, Albert Dionne, décrire les débuts de cette compagnie:

L'aviation, c'est la fin de la guerre. Quand à un moment donné après la guerre, il y a eu des avions à vendre, bon marché, des avions de l'armée, c'est là qu'on a commencé.

On a commencé avec un petit avion qu'on avait acheté neuf. Par exemple, (...) un Kennoch deux passagers. Et puis ensuite, on a acheté un Cessna quatre passagers. Ensuite on a acheté des Anson. Ces Anson, on les faisait convertir à huit, dix passagers².

L'entreprise prit peu à peu de l'expansion: en 1950, il y avait une cinquantaine d'employés et 13 appareils. La concurrence entre Mont-Joli et Rimouski ne date pas d'hier. À la fin des années 1940, Rimouski Airlines transférait ses activités à l'aéroport de Mont-Joli qui avait bénéficié de la mise en place de plusieurs équipements lors de la Deuxième Guerre mondiale. Ce site a servi de base d'entraînement pour les pilotes militaires.

Ne voulant pas être laissés-pour-compte, les Rimouskois firent des améliorations substantielles en 1950 à l'aéroport: achat de nouveaux



Le fameux F-27 devant l'aéroport de Rimouski (Marie-Ange Caron et al. **Mosaïque rimouskoise**, Rimouski, 1979, p. 648).

terrains, relocalisation et pose de bitume sur la piste. La construction de deux hangars a été effectuée aussi dans les années cinquante. Ils protégeaient des intempéries jusqu'à 3 ou 4 avions chacun. Malheureusement, un incendie majeur a détruit en 1958 un hangar et l'édifice principal de l'aéroport³.

Québecair a connu une expansion fulgurante. En 1960, c'était la 3^e compagnie au Canada pour le nombre de passagers transportés. À la fin des années 1970, Québecair comptait environ un millier de travailleurs et transportait un million de passagers par année!

En 1967, Québecair a abandonné l'aéroport de Rimouski au profit de celui de Mont-Joli, car les nou-

veaux DC-3 et les DC-4. Et que dire des CANSO, ces avions amphibies qui pouvaient se poser sur des lacs sauvages et lointains!

De ces nombreux avions, descendaient des passagers parfois bigarrés et aussi des hôtesse de l'air toujours bien mises et si féminines: s'agissait-il de Colette Richard, de Jacqueline Gagné, de Suzanne Bélanger, de Mona Gleason ou d'autres? Je ne saurais le préciser. Mais je les trouvais très belles! Et il y avait aussi les pilotes qui avaient la chance de côtoyer ces hôtesse et de diriger ces avions qui représentaient pour moi la liberté... J'aurais aimé être un Gilles Bellavance, un Adrien Martin, un Paul Lapointe, un André Roy ou d'autres. Mon regard d'adolescent n'a pas été en mesure de percevoir aussi le travail du contrôleur aérien (Jean-Louis Trépanier) et du «gasman» Gilles Lapointe avec son camion de la compagnie Shell⁶.



L'aéroport de Rimouski tel que vu du côté sud-ouest (Jean Larrivé, 2000).

Québecair

En 1951, les propriétaires de Rimouski Airlines formèrent une autre compagnie: la Gulf Aviation. Deux ans plus tard, naissait Québecair tel que raconté par Albert Dionne: «On a acheté d'autres avions avec Gulf Aviation ou l'Aviation du Golfe. Finalement, on a fusionné plus tard les deux compagnies. C'est devenu Québecair (...) à peu près en 1953, peut-être 1954»⁴.

Lors de la guerre froide entre les États-Unis et l'URSS, on installa des lignes de radar dans le Grand Nord canadien. Les militaires utilisaient l'aéroport de Mont-Joli pour transporter le matériel ce qui amena une trop grande activité. Conséquence: Québecair dut s'établir à Rimouski en 1956 pour desservir Montréal, Québec et la Côte-Nord.

veaux avions à réaction BAC-111 nécessitaient une piste plus longue. Il faut aussi mentionner la recommandation du BAEQ (Bureau d'aménagement de l'Est du Québec) qui privilégiait l'aéroport régional de Mont-Joli en 1966. Au cours des années suivantes, on poursuivit les améliorations si bien que «grâce à tous ces aménagements, Mont-Joli a nettement déclassé les aéroports rivaux de Rivière-du-Loup, Rimouski et Matane»⁵. C'est pendant cette période que le siège de la compagnie Québecair aurait été transféré peu à peu à Montréal.

De mes souvenirs de jeunesse émane particulièrement un modèle d'avion: le F-27 dont les moteurs émettaient un bruit strident capable de réveiller parfois le lourd sommeil d'un adolescent... Il y avait aussi les

Rimouski ou Mont-Joli?

Comme nous l'avons vu un peu plus haut, il y a toujours eu une concurrence entre les deux aéroports. Le BAEQ a privilégié Mont-Joli ce que les élites rimouskoises ont mis beaucoup de temps à accepter.

L'aéroport de Mont-Joli offre des conditions beaucoup plus favorables, ne serait-ce qu'au plan de la sécurité aérienne. Comme d'autres intervenants l'ont sûrement remarqué, la présence de nombreux réservoirs de pétrole près de l'aéroport de Rimouski pendant les années les plus achalandées m'a toujours laissé songeur. Il y a quelques années, je faisais du jogging sur une petite route en bordure de la piste et j'ai croisé un petit aéronef qui s'était écrasé à quelques mètres d'un réservoir de la compagnie Irving...

En 1982, une étude du Conseil économique de Rimouski notait que: «C'est surtout au niveau de la piste et du zonage que repose d'une façon aiguë le problème de la sécurité. Mais c'est aussi au niveau du pavage, de l'éclairage de la piste et de l'information de vol, (à certaines périodes de l'année) que celui-ci apparaît»⁷.

N'empêche qu'il n'y a pas de contrôleur de vol à Rimouski. Récemment, un pilote, probablement peu habitué à notre région, a posé son avion à Rimouski alors qu'il croyait atterrir à Mont-Joli!

La sécurité aérienne de l'aéroport de Rimouski s'est beaucoup améliorée depuis le démantèlement de la majorité des réservoirs de contrôle. Et le trafic aérien a diminué.

«L'aéroport de Rimouski est un aéroport à caractère local et commercial qui répond à des besoins spécifiques de la population rimouskoise. Au contraire, l'aéroport de Mont-Joli est un aéroport régional et il répond à des besoins beaucoup plus généraux de toute une population⁹»...

Plusieurs Rimouskois accepteraient difficilement la disparition de leur petit aéroport, y compris l'ado-

Mouvements d'aéronefs et nombre de passagers⁸

Aéroport de Rimouski		Aéroport de Mont-Joli	
Mouvements d'aéronefs	passagers	Mouvements d'aéronefs	passagers
1979	46 837*	13 863	83 680
1998	8 567	8 519	36 533

* Ce chiffre est surévalué car on comptait tous les mouvements des avions des écoles de pilotage!

Avec le parachèvement de la voie rapide entre Rimouski et Mont-Joli, il faut espérer que les Rimouskois acceptent la consolidation de l'aéroport régional de Mont-Joli, nettement mieux avantage quant au trafic aérien. On peut même se demander jusqu'à quel point on devrait maintenir deux aéroports situés à une si courte distance l'un de l'autre. Mais cela n'est peut-être qu'une question de vocation différente comme l'indiquait d'ailleurs le Conseil économique de Rimouski en 1982:

lescent qui sommeille encore en moi et qui aime toujours entendre les bruits des moteurs d'avions en autant qu'ils ne sont pas trop fréquents... Fermer l'aéroport serait-il geste rationnel? Mais les humains ne sont pas que des êtres rationnels: les émotions, les souvenirs, l'attachement, l'identité comptent autant sinon plus... Et 20 273 passagers transitaient encore à l'aéroport de Rimouski.

Notes

- ¹ Ces quelques notes historiques ont été rédigées à partir du rapport du Conseil économique de Rimouski intitulé **Aéroport de Rimouski: plan directeur de développement**, Rimouski, 1982. 1 volume et le livre de Jean-Charles Fortin, Antonio Lechasseur et al. **Histoire du Bas-Saint-Laurent**, Québec, IQRC, 1993. 864 p. Il y a aussi d'autres sources mentionnées plus loin.
- ² Marie-Ange Caron et al., **Mosaïque rimouskoise, une histoire de Rimouski**, Rimouski, Comité des fêtes du 150^e anniversaire de la paroisse Saint-Germain de Rimouski, 1979, p. 655.
- ³ On peut voir des images saisissantes de cet incendie dans un vidéo sur Québecair préparé par Gilles Lapointe en 1995 et intitulé **Québecair et son histoire sur vidéo de 1946 à 1996**, 100 minutes (vous pouvez le consulter à la Bibliothèque de la ville de Rimouski, cote AVD 10002).
- ⁴ Marie-Ange Caron et al., **op. cit.**, p. 657.
- ⁵ Jean-Charles Fortin, Antonio Lechasseur et al., **op. cit.**, p. 637.
- ⁶ Ces noms ont été obtenus grâce au vidéo sur Québecair de Gilles Lapointe, **op. cit.**
- ⁷ Conseil économique de Rimouski, **op. cit.**, p. 35.
- ⁸ Conseil économique de Rimouski, **op. cit.**, p. 23 et 29 pour l'année 1979. Les chiffres de 1998 pour l'aéroport de Rimouski m'ont été fournis par M. Jean Thisdel de la Direction générale de la Ville de Rimouski. Pour l'aéroport de Mont-Joli, les statistiques de 1998 m'ont été données par M. Charles Porlier, de la direction de l'aéroport. Je les remercie de leur collaboration.
- ⁹ **Ibid.**, p. 49.

Chroniques rimouskoises

Le Séminaire de Rimouski (1863-1967): repères chronologiques

Emmanuel Rioux

Les 17 et 18 juin 2000, les confrères de «rétorique 1950» du Séminaire de Rimouski se rencontraient à leur *alma mater*, afin d'y célébrer le 50^e anniversaire de leur «conventum». Le Dr Réal Lavoie, assisté de l'abbé Euclide Ouellet, etc., avait soigneusement préparé cette rencontre, qui regroupa plus de 40 personnes. C'est le confrère Fernand Dionne, ex-directeur du Cégep, qui anima la visite guidée le matin du 18. La veille, le rendez-vous avait été fixé au chalet de la Pointe-Santerre, suivi du souper au restaurant *La Marina*, de Rimouski-Est, et dont l'animation avait été confiée à Euclide Ouellet, Réal Lavoie et Roland Thibault (président du conventum 1950).

Personnellement, j'étais venu auparavant relever les microfilms des archives du Cégep concernant le journal *La Vie Écolière*¹, fondé en 1911. Je me suis limité à la période de 1941 à 1952, coïncidant à peu près avec celle des études des confrères de 1944 à 1952. Complétant ma documentation par d'autres sources, j'ai jugé bon de leur

présenter les principaux repères chronologiques d'une institution qui a marqué profondément la vie culturelle et artistique de Rimouski pendant plus d'un siècle. Voici donc cette brève chronologie.

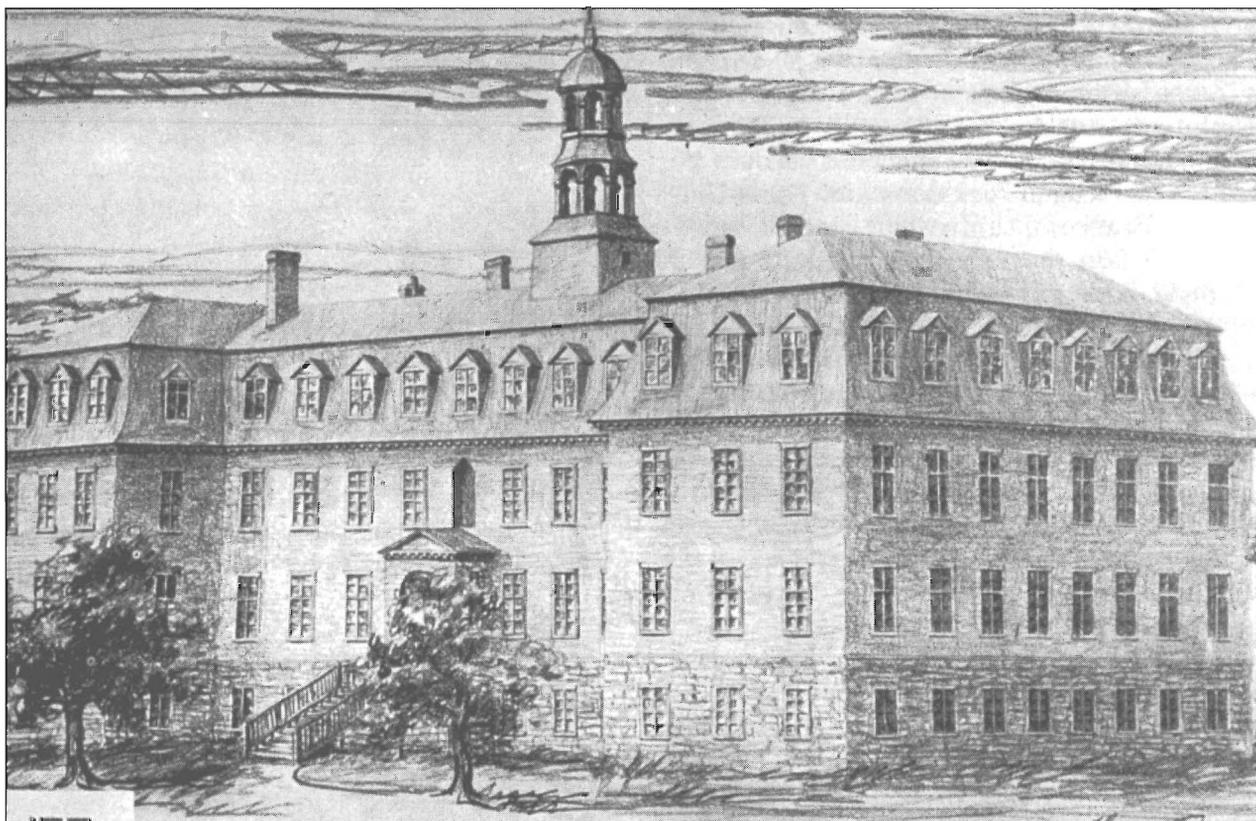
7 février 1854: Approbation par Mgr Turgeon, archevêque de Québec, du projet du curé Cyprien Tanguay d'établir un «collège industriel» à Rimouski.

Printemps 1855: Ouverture du Collège industriel, accueillant quelque 75 élèves, et trois professeurs laïques, sous la direction de Cyprien Tanguay.

2 février 1862: Ouverture des classes du Collège industriel dans la sacristie de la vieille église: cinq classes et une salle d'étude y ont été aménagées.

27 juillet 1862: Cession de la vieille église au Collège industriel.

2 septembre 1863: Inauguration de l'enseignement du latin au Collège industriel, devenant ainsi le premier collège classique de Rimouski.



Le 3^e Séminaire de Rimouski (Le «livre de raison» du Séminaire de Rimouski 1863-1963, p. I, 18).

4 novembre 1870: Érection canonique du collège en «Séminaire de Saint-Germain de Rimouski», par Jean Langevin, évêque du nouveau diocèse de Rimouski créé en 1867.

17 avril 1872: Affiliation du Séminaire à l'Université Laval de Québec.

31 mai 1876: Inauguration du nouveau Séminaire en pierre.

1 septembre 1876: Ouverture des classes à 131 séminaristes.

5 avril 1881: Incendie du Séminaire.

20 avril 1881: Reprise des classes dans la vieille église d'antan.

9 juin 1882: Achat par le Séminaire du couvent des Dames de la Congrégation.

1905-1907: Construction de l'aile ouest du Séminaire (105' x 55'), par l'entrepreneur Hubert Morin de Trois-Pistoles.

1911: Début du journal étudiant *La Vie Écolière*, paraissant en moyenne sept, huit fois par année entre 1941 et 1952.

20-23 juin 1920: Fêtes du Cinquantenaire du Séminaire.

20 septembre 1922: Bénédiction de la pierre angulaire du nouveau Petit Séminaire.

4 novembre 1925: Bénédiction du nouveau Petit Séminaire, pouvant accueillir 500 pensionnaires.

23 septembre 1926: Bénédiction de l'École moyenne d'agriculture construite sur la ferme du Séminaire.

14 juin 1936: Bénédiction du premier atelier de l'École d'arts et métiers (Institut de technologie).

8 mai 1941: Nomination d'Alphonse Fortin comme chanoine titulaire de la cathédrale.

8 juillet 1941: L'abbé Georges Dionne, M.A., licencié ès lettres, est nommé supérieur du Séminaire.

17 décembre 1942: Georges-Léon Pelletier, professeur de Belles-Lettres, est nommé évêque auxiliaire du cardinal Villeneuve, de Québec.

Janvier 1943: Raoul Thibault est le nouveau directeur du Séminaire.

1943: Le Grand Séminaire quitte le Petit Séminaire pour l'ancien couvent des SS. de l'Immaculée-Conception.

Janvier 1944: Ouverture de la salle de lecture, au sous-sol, sous le portique; projet initié par l'abbé Georges Beaulieu. On y trouve revues, journaux et disques.

1944: Débuts de l'École de marine et de l'École de commerce, toutes deux annexées au Séminaire.

Automne 1944: *Les Fourberies de Scapin* de Molière, pièce interprétée par les Compagnons de Saint-Laurent.

Février 1945: Concert du violoniste Gregor Piatigorsky, présenté par la Société des concerts.

Avril 1945: Concert de la cantatrice Lucia Albanese.

Janvier 1946: Concert de la soprano Florence Kink, du Metropolitan.

23-25-28 mai 1946: Opéra *Joseph* de Mehul. Orchestre dirigé par l'abbé Antoine Perreault. Les solistes: Norbert Roussel (Joseph), Claude Sirois (Benjamin), Paul Banville (Jacob), Georges Perreault (Siméon), etc. Au total, quelque 150 personnes sur la scène.

Automne 1946: Naissance des Compagnons de l'Art à Rimouski. Présentation d'*Antigone* de Jean Anouilh par les Compagnons de Saint-Laurent.

Printemps 1947: Concert de Georges-Henri Lindsay, «prix d'Europe». Au programme: Bach, Mozart, Chopin, Schumann, Brahms, Albert et Scriabine. Concert de la soprano coloratura Edna Philips. Léonard Parent évalue à 700 disques la discothèque de la Salle de lecture de l'abbé Georges Beaulieu.

5 avril 1947: Récital de Janine Belzile, pianiste rimouskoise.

27 avril 1947: Conférence du chanoine Fortin intitulée *L'Inde et ses mystères*.

25-28 septembre 1947: La 24^e session des *Semaines sociales du Canada*, dont le thème est *La vie rurale*, se tient au Séminaire de Rimouski. On y entendra les allocutions de Mgr Courchesne, de Sir Eugène Fiset, d'Adélard Godbout, chef de l'opposition, de l'abbé Léon Beaulieu, de Richard Joly, du délégué apostolique Antoniutti, du député Gleason Belzile, ainsi que les communications de Gérard Filion, Albert Rioux, Mme Gaudet-Smet, Paul Gouin, etc.

Octobre 1947: Noël Bélanger fait partie de l'équipe de *La Vie Écolière*.

22 octobre 1947: Bénédiction solennelle du nouvel immeuble du Grand Séminaire.

Novembre 1947: Concert d'orgue de Georges-Henri Lindsay. Concert du couple Bartlett-Robertson, pianistes.

22-23 octobre 1947: Concert de l'Orchestre symphonique de Québec. Concert de Ginette Neveu, pianiste.

Printemps 1948: Conférence de Thomas Greenwood. Philosophe et théologien de Toronto. «Divertissements d'écoliers» (P.-É. Tremblay): Extraits des *Précieuses ridicules* de Molière: Gilles Vigneault (Macarille), Armand Dubé (Cathos), Jean Drapeau (Magdelon), etc.

Mai 1948: Concert de Todd Duncan. Concert d'Erna Sack. **1948:** Déménagement de l'École de commerce dans ses nouveaux locaux.

Automne 1948: Concert des petits chanteurs de la Côte d'Azur. Concert des Cosaques du Don, sous la direction du «prestigitateur Jaroff». Concert des petits chanteurs de la croix de bois de Québec. La Sinfonietta Saidenbergh présentée par la «Société des grands Concerts». *L'Avare* de Molière, présenté par le théâtre Mélingue de Paris. *La Jeune fille Violaine* de Paul Claudel et *Judith* d'Henri Ghéon, présentés par la troupe Maurice Le Roy. Concert de Carmen Torres.

Concert de Rose Bampton.

Février 1949: *Britannicus* de Racine, présenté par les Compagnons de Saint-Laurent.

Printemps 1949: La Société chorale a plus de 80 ans. Doctorat *honoris causa* en lettres décerné par l'Université Laval à Mgr Courchesne, archevêque de Rimouski.

17 mai 1949: *La Farce de Maître Pathelin; Le Médecin volant* de Molière: interprétés par les confrères de Belles-Lettres.

1949: Première convention collective du Séminaire avec ses professeurs laïques.

6 mai 1950: Incendie de Rimouski au cours duquel la vieille partie du Séminaire est rasée. La reconstruction ne tardera pas à s'effectuer.

Octobre 1950: Décès de Georges Courchesne, archevêque de Rimouski.

L'équipe 1950-1951 de **La Vie Écolière** est formée de Gabriel Plante, directeur, Noël Bélanger, rédacteur en chef, Marcel Dionne, secrétaire à la rédaction, Claude Catellier, secrétaire, Euclide Ouellet, trésorier, Guy Aubut, publiciste, Paul-Émile Brûlé, modérateur et d'Ernest Simard, rédacteur de **L'Amicale**.

18-19 octobre 1950: Concert d'Arthur Leblanc et Laure Fink. Au programme: Bach, Corelli, Mozart, Beethoven, Brahms, Paganini.

25 octobre 1950: Concert du Columbia Operatic Trio.

Septembre 1951: Réception du pallium par le nouvel archevêque de Rimouski, Charles-Eugène Parent.

Octobre 1951: Concerts du Quatuor Paganini et de Szymon Goldberg (violoniste polonais), offerts par la Société des Concerts.

Mars 1952: Concert Kullman, présenté par la Société des Concerts.

Printemps 1952: Opérette («pour garçons») *Le Malade malgré lui*, interprétée par Paul-Émile Paré et ses confrères de Philosophie II, entre autres Louis-Philippe Ouellet, Roger Fournier, Euclide Ouellet et Hubert Paradis.

1957: Début des cours de Rhétorique et de Philosophie au Séminaire des élèves des Ursulines. Première expérience de mixité.

1958: Ouverture des nouveaux locaux de Philosophie. Possibilité d'accueil de 650 pensionnaires.

1958: Ouverture de l'École normale Tanguay, rattachée au Séminaire.

1967: Fermeture du Séminaire de Rimouski, cédant la place au Cégep de Rimouski.

Note

¹ On y trouvera les écrits de plusieurs Rimouskois ou Pistolois, notamment Noël Bélanger, Sandy Burgess, Claude Catellier, Jean-Marc D'Amours, Paul Desjardins, Yves-Marie Dionne, Jean Drapeau, Robert Lebel, Jacques Morissette, Raymond Morissette, Euclide Ouellet, Paul-Émile Paré, Léonard Parent (le peintre Basque), et même un certain Emmanuel Rioux.

Sources

BÉLANGER, Noël. «*Les origines du collège-séminaire de Rimouski*». **Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent**, vol. 5, no 2 (juin 1978): 7-10.

DION, Lionel. «*Le cours classique à Rimouski*» dans **Mosaïque rimouskoise**. 1979. Pages 198-211.

LAMONTAGNE, Armand. **Le Livre de Raison du Séminaire de Rimouski 1863-1963**. Rimouski, 1963.

Album des Anciens du Séminaire de Rimouski 1940-1943. Rimouski, Imprimerie Gilbert, 1943.

LEVASSEUR, Joseph-Marie. «*Le Séminaire de Rimouski, une multirégionale de la culture*». **Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent**, vol. 5, no 1 (février 1978): 3-8.

Séminaire de Rimouski. Fêtes du cinquantenaire: 22-23 juin 1920. Rimouski, 1920.

Les Semaines sociales du Canada. XXIV^e session, Rimouski (**La vie rurale**), Montréal, École sociale populaire, 1947.

La Vie Écolière. De mai 1941 à mai 1952.

Vieux écrits

Présentation de Pierre collins, archiviste

Ce numéro-ci, nous offrons à nos lecteurs et lectrices **un texte du célèbre ethnographe folkloriste Marius Barbeau** où il est question de fantômes, revenants et farfadets qui ont hanté (et hantent encore?) la côte nord gaspésienne... Ce texte intitulé «*Gaspésiades*» est paru dans **Le Canada Français**, vol. XXVIII, no 2, (octobre 1940): 148-159. Nous avons conservé l'orthographe et la syntaxe originales.

Marius Barbeau et le folklore de la côte nord gaspésienne

Après un séjour prolongé en Gaspésie il y a quinze ans, l'impression la plus vivace que j'en conservais était d'avoir passé insensiblement du réel au féérique en écoutant les légendes et les gaspésiades dont les pêcheurs parsemaient leurs récits. Le pays lui-même, par son éloignement et sa solitude d'alors, se prêtait à la survivance du passé; ses montagnes boisées et ses vallons mystérieux aboutissant à la mer tenaient l'imagination en éveil et suscitaient des bruits fantastiques qui couraient la côte et s'implantaient dans la croyance. Les conteurs se plaisaient aussi à enjoliver leurs dires, qu'ils commençaient souvent par la formule: «Il est bon de vous dire... plus de mensonges que de vérité; le plus je parle, le plus je mens;» ce qui voulait dire: À bon entendeur salut!

En route le long de la côte farouche, à L'Échouerie, on voyait les barques «pêcheuses» s'approcher d'un petit village près de Sainte-Anne-des-Monts et jeter l'ancre au «plain». Les pêcheurs – il y en avait deux ou trois dans chaque chaloupe – se tenaient sur le pont, puis calaient leurs voiles roussâtres. Le soleil penchait vers l'occident; ses rayons d'or balayaient les eaux verdâtres que ridait le vent d'ouest. Le panorama était majestueux et féérique, tel qu'il est en ce pays, vers la fin d'un jour d'été. Ravi, je m'arrêtai dans ma course de Matane à La Tourelle. Qu'allait-il se passer, lorsque ces pêcheurs de retour mettraient pied à terre?

Les maisons du village, jusque là endormies, se réveillèrent l'une après l'autre. Leurs portes s'entrebaillèrent; il en sortit des femmes, des filles et des enfants, qui descendirent à la plage recouverte de galets. Les femmes portaient de grands tabliers de cuir, et dans leurs mains elles tenaient de longs couteaux; elles s'arrêtèrent au bord de l'eau, devant de vieilles tables reposant sur des X dont la brune rangée s'étendait sur toute la longueur du village.

Les pêcheurs, à l'aide d'aiguillons, se mirent à lancer la morue pardessus bord, et une odeur d'algues âcre et salée s'exhala dans l'air, pendant que les poissons, gros et petits, atterrissaient en clapotant devant les tables à trancher. Les enfants n'avaient pas sitôt posé les morues aux gros yeux et aux langues bouffies sur les tables que les femmes décollaient les poissons et les dépouillaient en coups de lames qu'une longue habitude a réduits à leur plus simple expression.

D'autres barques pêcheuses arrivaient à chaque instant, et la morue partout était ruée sur la plage grouillante. On aurait cru à une pêche miraculeuse, tant il y avait abondance de tous côtés. N'empêche que ces pêcheurs vivaient dans la pauvreté: le poisson était leur pain quotidien, auquel ne s'ajoutait guère que la pomme de terre. Je me promenai parmi eux, tout yeux et tout oreilles. Personne ne disait mot. Si on ne semblait pas me voir, on m'observait sans doute, car peu d'étrangers s'arrêtaient là. L'Échouerie était d'ailleurs presque au bout du monde; il paraissait en quelque sorte sauvage et inaccessible. On n'y trouvait pas l'aise et le sourire qui, dans les bourgs de Québec, s'épanouissent au soleil. Gaspé semblait avoir écarté son âme sur les eaux amères, tout comme les marins d'autrefois avaient perdu la leur parmi des sirènes sur des îles enchantées.

Un peu déçu, je repris la route lorsque mon voiturier, pour tuer le temps, se mit à raconter une légende du pays. Il parla d'abord des esprits brailleurs dont les plaintes retentissent quelquefois dans les lieux déserts, du petit bonhomme gris des Sauteurs (hautes montagnes), des trésors cachés que gardent les nains, et du noyé de Marsoui – un naufragé protestant qui après sa mort refusa sa dépouille à la terre sainte et catholique.

Au sortir du pont couvert qui traverse la rivière du Cap-Chates – ce cap tient probablement son nom de l'ancien navigateur, M. de Chates – ce conteur me narra l'affaire du «Cabat des Chats», qui naguère avait causé bien de la douleur.

«Mon grand-père, qui était journalier, s'en revenait chez lui, sa journée faite», disait-il. «Comme il s'engageait sur le pont, qui était hanté, la nuit, il entendit un grand bruit: le cabat y battait son plein. La construction de ce pont avait causé bien des chicanes; c'était à qui n'apporterait pas son bois pour le bâtir ou qui ne contribuerait pas la main-d'œuvre. Personne ne voulait payer ni aider; il fallut aller en justice. C'était le pont des chicanes!

«Aussitôt le pont fini que, le soir, des centaines de matous s'y réunirent pour un sabbat. Il y en avait partout, sur le pavé, sur les entrails et sur le comble. Les miaulements et les cris déchirants duraient toute la nuit, sans répit.

«Mon grand-père n'était pas un poltron, loin de là! et il était fort comme un cheval. Tenant sa hache en mains, il s'avança à pas quarrés, au milieu du pont, prêt à frapper à bout portant. Les miaulements redoublèrent; ils étaient épouvantables.

«Le cabat était plus qu'il ne pouvait supporter. Il lança donc sa hache au milieu des chats, en tua un. Il se fit aussitôt un silence de mort. Pris de terreur, tous les autres chats s'enfuirent en criant: Robert est mort!

«Un chat mort gisait sur le pavé.

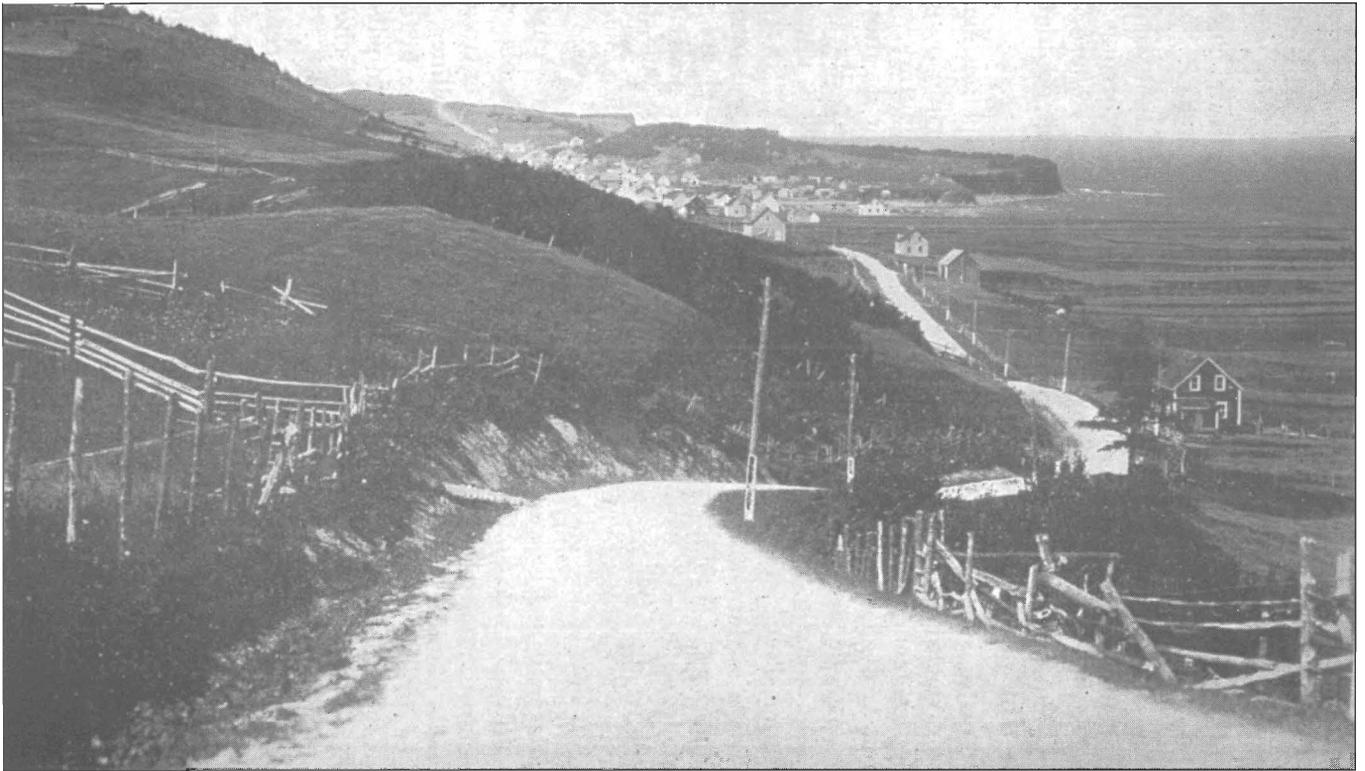
«Mon grand-père, en arrivant à la première maison au-delà du pont, se hâta d'y entrer et de raconter son histoire. Sous le poêle, le gros chat noir se réveille, se lève, retrousse la queue comme en face d'un chien, et miaule:

Si Robert est mort, moi je pars!

«Faisant un bond, il passa comme un caillou à travers d'un carreau. Jamais plus on ne l'a revu depuis».

Ce Pont-des-Chicanes n'est certes plus hanté par les matous, depuis que le boulevard national encercle la péninsule et y amène les touristes; on n'y entend plus que les goélands piailler. Mais les vieilles gens ont sans doute encore souleur lorsqu'il faut le traverser, après la veillée.

Les matous ensorcelés ne sont pas les seuls fantômes dont on entende parler, en Gaspésie. Aux abords des villages riverains dans les anses anuitées, comme à l'Anse-Pleureuse, à l'Anse-à-Jean et à la Madeleine, on en a entendu bien d'autres.



La Gaspésie d'autrefois (La Gaspésie, histoire,... Québec, Bureau provincial du tourisme, 1930, p. 104).

Il est arrivé aux pêcheurs de la Madeleine, poussés par la tempête, d'atterrir à l'embouchure de la rivière pour se mettre à l'abri. Mais on ne le faisait pas de bon gré, car le Brailleur de la Madeleine hantait cet endroit désert. Sitôt que quelqu'un mettait pied à terre, les braillements commençaient; ils gagnaient le sud, dans les bois; puis ils redescendaient au fil de l'eau, sans qu'on sache au juste d'où ils venaient. On n'osaient pas y regarder de trop près, comme il ne faut pas badiner avec le Brailleur. Il pleurnichait tantôt comme un enfant, tantôt s'égosillait comme un possédé, ou il hurlait comme cent loups affamés. Ses braillements semaient l'épouvante. Beaucoup de monde en ont eu connaissance, à commencer par Blanchet, par le père «les Càs», un postillon de l'ancien temps qui l'entendait toujours (Càs était le sobriquet des Barthélemi

Vallée, parce que «les Vallées sont noirs comme des corneilles»), par les Casseaux (famille de Philéas Vallée, ainsi appelée à cause de leur tête, qui est fine), et par les Gyaho (famille de Baptiste Vallée, dont le sobriquet venait de ce que son chef avait vu un gyaho, bête mystérieuse au fond des bois).

Il y a des gens, même aujourd'hui, qui prétendent avoir entendu le brailleur de l'Anse-Pleureuse. Le père la Pétusse (Isaïe Vallée) en parlait récemment encore: «Je peux vous en donner des nouvelles sûres et certaines. Moi et un de mes frères, nous l'avons entendu dans le lac».

Une nuit, la Pétusse et son frère avaient remonté en barque la rivière pour pêcher le saumon en flambeau. Rendus près du lac, à la Recharge, ils s'étaient mis à flambotter, lorsqu'un objet tomba dans l'eau, près d'eux, avec un bruit effrayant. En jaillissant, l'eau avait éteint le flambeau et presque submergé la barque. Assez hardi, la Pétusse ramassa son frère qui lui, avait perdu connaissance. Pris de peur, à son tour il se hâta de ramer dans le sens du courant, pour redescendre à la côte. Cependant le Brailleur, sorti du lac, grimpa la montagne en beuglant comme un taureau enragé. Depuis, les beuglements dans la montagne se sont souvent répétés. Rien qu'à y penser on en a encore la chair de poule.

Le Pleureux de l'Anse-Pleureuse, déclarait François Saint-Laurent de la Tourelle, portera son nom tant que le monde sera monde. Il a fait sa marque. Dans les premiers temps de l'Anse-Pleureuse, après qu'un arpent de terre fut défriché, souvent des barques pêcheuses y atterrissaient. Un après-midi, on y vit venir trois barges, lorsque le soleil avait encore deux mains de hauteur (la hauteur du soleil sur l'horizon se mesure en mains posées en largeur l'une sur l'autre). La bonnemme Marianne dit:

- Ça doit être du monde descendu d'en haut pour la pêche – six hommes à bord de chaque barge. Peut-être vont-ils arrêter ici nous voir.

Mais non, ils étaient trop nombreux pour ça. Après avoir échoué leurs barges à l'ouest de la rivière, ils allumèrent un feu et, rangés tout autour, sans plus de façon, ils se mirent à manger.

Après leur repas, lorsque le soleil eut baissé à une main de l'horizon, ils prirent leurs haches et commencèrent tous à bûcher dans le grand bois. On crut alors que ces gens étaient venus ici comme les autres, pour cultiver la terre et pour faire la pêche. À leur nombre, qu'on se dit, ça va aller vite! Les arbres tombaient drus comme mouches; et ils continuèrent de tomber même après le coucher du soleil.

Le lendemain matin, on fut surpris de voir que les trois barges étaient reparties, et bien plus encore qu'aucun arbre n'avait été touché: la forêt restait intacte. Ce qui fit dire à Marianne:

- Encore des gens comme tous ceux qu'on entend ici – de l'autre monde!

Au temps où l'on voyageait par «voiture d'eau» (en barques), les missionnaires – M. Painchaud, M. Mailloux et M. Bilodeau – se faisaient transporter par les pêcheurs d'une paroisse à l'autre, à Sainte-Anne, au Mont-Louis, à la Madeleine et au Clori-d'Ormes.

L'abbé Chouinard racontait comment l'abbé Charles-François Painchaud, qui plus tard fonda le Collège de Sainte-Anne, vint aux prises avec le Brailleur de la Madeleine.

M. Painchaud faisait, en 1814, la tournée des missions gaspésiennes, lorsque le gros temps le força à faire relâche à la Madeleine. Se promenant au bord du bois en lisant son bréviaire, il entendit des grognements et des lamentations; c'était le brailleur, qui ne manquait jamais de semer la terreur parmi les pêcheurs en arrêt. M. Painchaud résolut d'attaquer le monstre dans son repaire, mais il en fut un moment détourné par ses hôtes; ils lui assurèrent que c'était là affronter une mort certaine. Mais comme il n'était pas homme à lâcher prise, il retroussa sa soutane, passa une hache dans sa ceinture, et se mit aux troussees du Brailleur.

Lorsqu'il revint, tout couvert de sueur, il avait le sourire aux lèvres. Il n'avait pas raté son affaire. À tout jamais il avait débarrassé les pêcheurs de leur épouvantail. Ces bruits, à ce qu'on a pensé depuis, venaient de deux gros arbres qui, dans les grands vents, se frottaient l'un l'autre avec fracas. M. Painchaud en avait abattu un, condamnant ainsi l'autre au silence.

N'empêche pas que le Brailleur continua de faire des siennes, du moins à l'Anse-Pleureuse et à l'Anse-à-Jean. Les Robinson, qui furent les premiers à établir le poste de l'Anse-Pleureuse, en étaient tous témoins: le bonhomme Barthélemi, le Père Narcisse, et la Mère Marianne.

Marianne, qui mourut en 1914, âgée de cent trois ans, racontait que l'anse avait été nommée Pleureuse à cause des plaintes qu'on y entendait. On conduisait, un jour, le missionnaire Bilodeau à la Madeleine, lorsqu'en route on se mit à parler du Brailleur de l'Anse-Pleureuse. Le prêtre dit aux voyageurs:

- Couchons à l'Anse-Pleureuse, pour voir si c'est bien vrai qu'on y entend pleurer.

- C'est bien que trop vrai, monsieur le curé! lui assurèrent ses hommes.

Le bonhomme Narcisse ajouta:

- J'ai déjà couché là et j'en ai entendu plus que je ne voulais. Ça ne fait pas de mal, mais, vous savez, c'est toujours assez bâdrant.

- Je serais curieux de l'entendre moi aussi, répondit monsieur Bilodeau. J'ai toujours cru que c'était là des histoires de ma grand'mère.

Faisant terre à l'anse, quatre hommes avec le prêtre mirent leur barge dans la petite rivière, et allumèrent un bon feu sur le plain (la plage).

«La brun» n'avait pas sitôt commencé à prendre qu'une voix, gagnant vers le rivage, se mit à pleurer. Passant du sud au nord, elle semblait sortir des bois. Le premier à s'en apercevoir, ce fut le missionnaire, qui dit:

- J'ai entendu pleurer!

Tout le monde entendit aussi des plaintes, au loin d'abord, puis plus près. Le curé en toute hâte, mit son surplis et son étole. Regardant autour de lui, il aperçut du côté de la mer un homme sans visage dont la tête était enveloppée d'un mouchoir rouge. L'homme se pencha, prit de l'eau dans ses deux mains, se l'envoya sur la tête, puis continua un instant d'avancer. Arrivé à cent verges, il gagna le bois en pleurant. Monsieur Bilodeau partit après lui et disparut.

Une demi-heure plus tard, le prêtre apparut, son bréviaire à la main, son surplis sous le bras. Il était trempé jusqu'aux os, tout comme s'il eût tombé à l'eau. Les hommes, étonnés, lui demandèrent:

- Monsieur le curé, quel était ce gars-là, avec la tête enveloppée d'un mouchoir rouge?

- C'était, mes enfants, le Pleureux de l'Anse-Pleureuse. Personne ne l'entendra plus, la pauvre âme en peine; elle avait besoin de secours.

Depuis ce temps, on ne l'a plus entendue, vrai comme je vous parle!

Restent encore les plaintes de l'Anse-à-Jean et les bruits du Gros-Morne.

Ça n'était pas des pleurs qu'on entendait au poste de l'Anse-à-Jean – quelques milles en bas de la Tourelle, mais des bruits surnaturels. Dans ce petit village, il n'y avait que quatre maisons. Les voitures n'y arrivaient que bien rarement: il n'y avait presque pas de chemin. L'hiver on y entendait tout de même des grelots et des carrioles glissant sur la neige. Mais on ne voyait point la trace des lisses. Le soir, ça frappait à la porte. On ouvrait – personne! Les fils du voisin allaient au puits chercher de l'eau. Comme il tirait le seau, il était saisi, arrêté. Dans la maison, il y avait des gémissements, comme ceux d'un malade; une petite lumière apparaissait dans les ténèbres. Du bruit se faisait entendre, pendant la nuit, comme si quelqu'un eût mis le pied sur une chaise, ou marché de long en large. D'autre fois, c'était des sifflements, des charivaris.

Aux Sauteurs – des grosses montagnes – en bas de la Tourelle, les ouvriers qui campaient sous une tente, la nuit entendirent des bruits étranges. Quelque chose faisait le tour de la tente et grattait la toile; des cailloux descendaient de la montagne, sifflaient dans l'air et tombaient en s'émiettant. Bien surpris, un bon matin, Antoine Brisebois, le postillon, trouva des hommes campés sur la plage. Il leur dit:

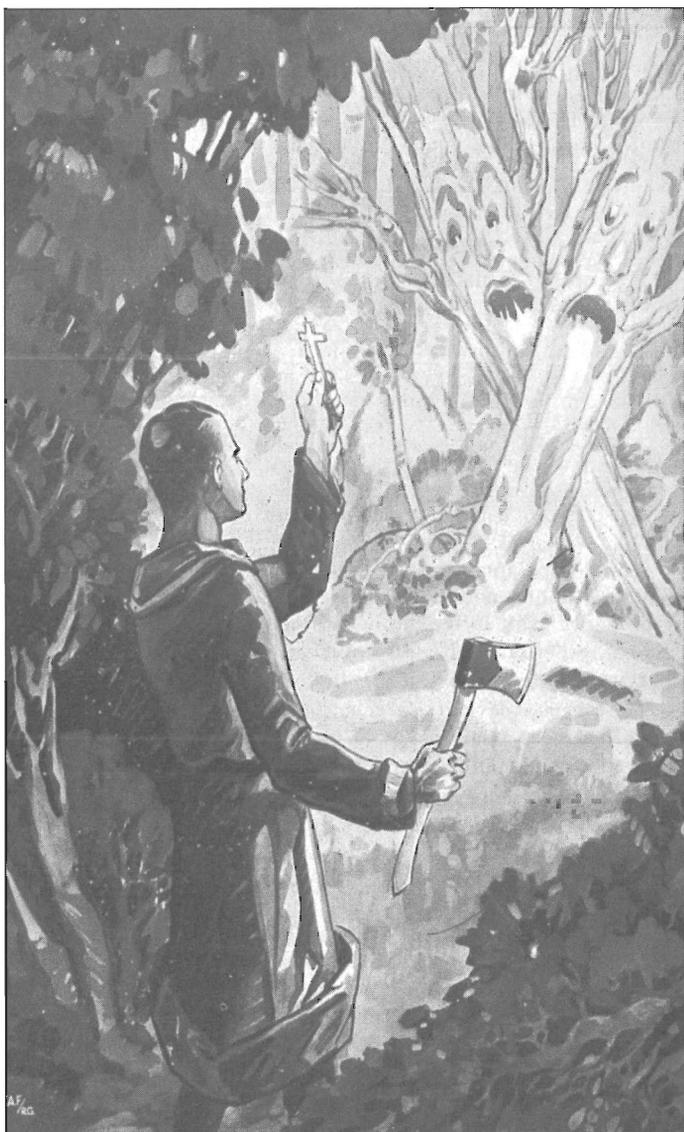
- Ne savez-vous pas qu'un mort est enterré ici? Sa planchette est là, plantée sur la pointe. Des lettres et des chiffres y sont marqués.

Mais les hommes – Charles Samson, Joseph Ouellet, Pelletier et François Saint-Laurent – se mirent à rire, disant qu'ils n'avaient pas peur des morts.

Le même soir, tout près de la tente, un coup terrible retentit sur un arbre. On crut l'arbre cassé. Mais non; il était intact. Un bruit de rames monta du plain; une barge semblait y atterrir. Mais ça n'était qu'un bruit qui montait et

descendait. Saint-Laurent, son fusil en mains et son casse-tête à son côté, resta assis toute la nuit sans fermer l'œil. Deux jours après, malade, il repartit pour la Tourelle, et les autres, pris de soulevé, en firent autant, bien qu'il leur restât encore trois journées d'ouvrage (...)

Les esprits pleureurs qui donnent leur nom à l'Anse-Pleureuse et au Brailleur de la Madeleine sont apparentés par la tradition aux nains pleureurs, aux esprits crieurs, et aux revenants en quête de prières, dont parle Sébillot, dans son Folklore de France. Le sabbat des matous au Pont-des-Chicanes ressemble aux combats des chats fantastiques aussi connus en France. Il y a encore des lieux hantés en Gaspésie par d'autres esprits qui forment partie de la tradition européenne, comme le Trou-des-Fées de la Tourelle, l'Anse-à-Jean, les Sauteurs et les falaises hantées du Cap-Bon-Ami.



Le prêtre détruit le brailleur de l'Anse-Pleureuse (1 Gaspésie, histoire,... Québec, Bureau provincial du tourisme, 1930, p. 109).

Les nains qui, parfois, apparaissent aux pêcheurs, sur la grève au pied des rochers sauvages, gardaient des trésors enfouis après des naufrages. Ils sont de l'engeance des monstres et des dragons chimériques de l'Europe. La plus célèbre de ces légendes d'outre-mer est celle de l'Or du Rhin, qui a inspiré à Wagner le thème central de sa Tétralogie, celui du dragon et du nain Albérich conservant un dépôt enchanté, dont la conquête entraîna la déchéance des dieux. La même tradition se divise, en France, en plusieurs rameaux, dont la plupart se sont implantés sur nos côtes maritimes, en particulier ceux du Petit Bonhomme Gris, qui est le gardien reconnu du trésor des Sauteurs, et des âmes en peine, ou des matelots sacrifiés après des naufrages, pour la surveillance de coffres-forts enfouis sur le bord de la mer.

Là où se trouvent des ossements humains, près de la plage, les Gaspésiens s'attendaient à découvrir un trésor caché. Saint-Laurent raconte qu'aux Quatre-Collets, près de la Tourelle, on a déterré un squelette, là où, paraît-il, il y avait de l'argent. Aussi les pêcheurs y ont usé en excavations bien des pioches. En amont des Quatre-Collets se trouvait le trésor de la Chunée (Cheminée), dont le père de Saint-Laurent se plaisait à dire:

«Mes petits enfants, vous savez que, le Soir des Morts, on voit des lumières où l'argent est caché. Apprenez que moi, j'ai vu une petite lumière au rez de la terre, près de la Chunée, sur notre devanture. Ce qui est signe d'argent caché là».

Saint-Laurent lui-même avait souvent manié la pioche autour des souches sur la pointe herbeuse, où il espérait déterrer un coffre-fort. Mais son fils préféra chercher le coffre-fort directement sur le bout de la pointe. Il était sur le point de le découvrir lorsqu'on lui coupa l'herbe sous le pied.

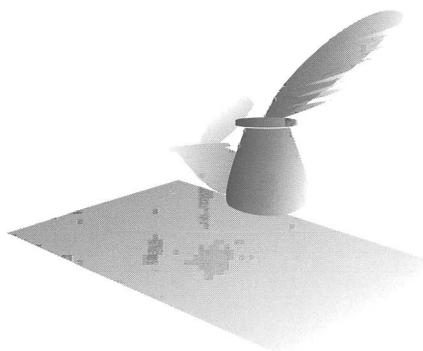
Arriva une chaloupe avec quatre étrangers à bord, qui firent terre sur la pointe. Ces hommes allumèrent un petit feu sur le rivage et, après que tout le monde fut couché, ils se mirent à piocher. Faut dire qu'ils étaient pourvus d'une «médrole», instrument à deux poignées de cuivre, tournant sur des gonds, dont la pointe qui balance s'oriente d'elle-même vers les trésors enfouis. Le lendemain matin, ils étaient partis, et le coffre-fort avait disparu: ils s'étaient servi de rances pour le sortir du trou, qui avait un pied et demi de largeur et trois de longueur. Tout le monde pouvait voir la place d'où ils l'avaient tiré, à quatre pieds et demi de profondeur. Ce qui fit conclure au chercheur déçu: «Ils sont partis avec le plus gros profit. Nous autres, il ne nous est rien resté, qu'à examiner le trou vide».

Aux Sauteurs, grosses montagnes entre l'Anse-à-Jean et le Cap-aux-Renards, les pêcheurs voyaient, le soir, sur la bature, de gros récifs, des feux et un petit homme habillé en gris, qui se promenait, coiffé d'un bonnet à gland, comme les Écossais. On reconnaissait là le Petit Bonhomme Gris – c'est son nom; tout le monde l'avait vu. Il sortait quelquefois d'une bouffée de fumée. En d'autres temps, il apparaissait et disparaissait sans qu'on s'expliquât comment, des fois tout petit, d'autres, plus grand. Il ne semblait pas méchant; seulement, il épouvait les gens. On croyait qu'il avait été posté là pour garder des coffres-forts.

Beaucoup de bâtiments s'étaient perdus là, dans les tempêtes. Au Ruisseau-au-Castor, dans les basses-mers, on voit encore des canons. Il y a eu, aux Sauteurs, des naufragés d'enterrés, parmi les grosses roches. On en trouve encore on les enterre de nouveau. Aussi y entend-on presque de tout temps des choses de l'autre monde.

Les pêcheurs racontent que les bâtiments en détresse faisaient côte et enterraient leur coffre-fort. Le capitaine demandait qui voulait le garder – il fallait un gardien. On flambait la tête à qui s'offrait de rester et on l'enterrait sur le coffre-fort. Personne de ce moment ne pouvait approcher sans sa permission. Les matelots découvrirent qu'il s'agissait de se faire tuer; aussi ne se prêtaient-ils plus à ce devoir. On se mit alors à tirer à la courte paille, et celui à qui tombait la plus courte suivait sous terre le coffre-fort. Le Petit Bonhomme Gris des Sauteurs était donc un esprit gardien de trésors, tout comme le Captain Kidd des Provinces Maritimes.

Des pêcheurs de la Tourelle l'ont aperçu maintes fois, le long de la côte, dans leurs atterrissages forcés. Il leur lançait des cailloux pour les éloigner. S'ils avaient l'audace d'approcher, il disparaissait dans la fumée. Clara «Franchise» (dont la mère était une allemande nommée Christina), une nuit, campait là avec ses frères et d'autres pêcheurs. Elle sentit qu'on lui tirait les pieds, qu'on lui prenait la tête. Se levant, elle regarda, mais tout avait disparu. Le feu avait été bouleversé, et les cailloux, qui descendaient du cap, se mirent à pleuvoir partout. C'était, à ne pas s'y tromper, le Petit-Bonhomme Gris des Sauteurs.



Nouvelles brèves

Jean Larrivée et Euchariste Morin

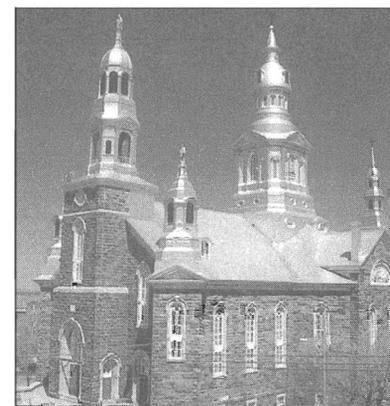
- L'été dernier, la MRC de Rimouski-Neigette a élaboré le projet *Patrimoine 2000* qui fut une belle démarche de reconnaissance et de mise en valeur du patrimoine local. Les projets présentés ont permis à chacune des municipalités de la MRC de s'associer à un élément patrimonial et de le faire connaître à d'autres municipalités. Du mois de mai au mois de septembre, une quinzaine de municipalités ont reçu à tour de rôle la population du territoire. Des centaines de personnes ont ainsi fêté en s'inspirant d'un bien patrimonial de leur village. Le projet *Patrimoine 2000* s'est mérité un prix du patrimoine, catégorie diffusion, décerné par le Conseil de la culture et le ministère de la Culture et des Communications du Bas-Saint-Laurent.
- La ministre de la Culture et des Communications, Mme Agnès Maltais, a émis un avis d'intention de classement le 15 juin dernier de la Maison Louis-Bertrand située à L'Isle-Verte. Cette maison de style néo-classique construite en 1853 par Louis Bertrand a conservé une grande partie de son décor intérieur et son mobilier d'origine qui possèdent une grande valeur documentaire et didactique. Les propriétaires actuels, MM. Robert Michaud et Pierre Michaud, descendants de Louis-Bertrand, gardent soigneusement ce patrimoine familial.
- La maison Joseph-Gauvreau, monument historique classé à Rimouski, a été relocalisée sur son site d'origine en septembre dernier. Ce déplacement permettra au propriétaire d'entreprendre la restauration complète de la Maison qui comprendra entre autres la reconstruction des galeries et de l'annexe du côté ouest, démolies lors du déménagement de la Maison en 1951 par la Compagnie Irving. Ces travaux ont été rendus possible grâce à la participation de la Ville de Rimouski, du ministère de la Culture et des Communications, de la Société d'habitation du Québec et du propriétaire, M. Réjean Frenette.
- La cour de circuit de L'Isle-Verte, monument historique classé, a été complètement restaurée au cours de l'été 2000. Le bâtiment a retrouvé toute sa splendeur d'antan et constitue désormais un des joyaux du patrimoine du Bas-Saint-Laurent. Le bâtiment sera ouvert au public dès le printemps prochain en tant que lieu d'interprétation du patrimoine.
- Les édifices et les biens religieux constituent une grande richesse culturelle faisant partie de notre patrimoine collectif. Plusieurs bâtiments religieux du Bas-Saint-Laurent ont été restaurés au cours de la dernière année dans le cadre du programme de La Fondation du patrimoine

religieux. Ce sont les églises de Sainte-Luce, Saint-Jérôme de Matane, Sainte-Françoise, Saint-François-Xavier de Rimouski, Saint-Germain de Kamouraska, Rivière-Ouelle, la cathédrale de Rimouski, la chapelle de La Pointe de Rivière-du-Loup, les presbytères de Kamouraska, de Cacouna et du Bic, le couvent de Mont-Joli de la Congrégation des Sœurs du Saint-Rosaire, les enclos paroissiaux de la chapelle Anglicane Saint-Bartholomew de Rivière-du-Loup et de la chapelle Évangélique Baptiste du Pied-du-Lac de Rivière-Bleue. De plus, les fabriques de Sainte-Luce, Notre-Dame-des-Neiges-de-Trois-Pistoles, Saint-Patrice de Rivière-du-Loup, Notre-Dame-du-Portage, Notre-Dame-de-Liesse de Rivière-Ouelle, l'archevêché de Rimouski et la Congrégation des Sœurs du Saint-Rosaire ont reçu une subvention afin de procéder à la restauration d'œuvres d'art.

- Les Prix du patrimoine du Bas-Saint-Laurent ont pour une deuxième année donné lieu à une belle rencontre, cette fois-ci à la chapelle du Collège Sainte-Anne de La Pocatière, le 10 juin 2000. Plusieurs lauréats provenant de divers coins du territoire ont été récompensés pour leurs actions exemplaires en faveur de la conservation et de la mise en valeur du patrimoine. Parmi les gagnants, notons Raynald Gagnon et Diane Fraser, les propriétaires de la maison ancestrale des de Champlain à Sainte-Luce-sur-Mer, et l'église de Trois-Pistoles (voir les photographies).



Maison ancestrale des de Champlain



Église de Trois-Pistoles

- Nous avons appris en mai dernier le décès de Jacques Morin qui a publié plusieurs articles dans notre revue d'histoire. Rappelons qu'il était le frère de Lisette Morin, journaliste bien connue de la région rimouskoise.

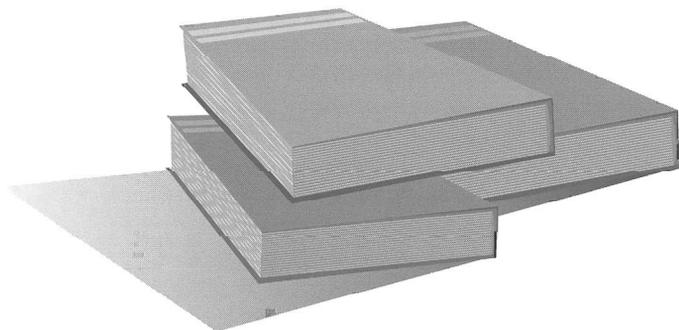
- La Société d'histoire du Bas-Saint-Laurent a acquis les droits de vente du volume d'Yves Tremblay intitulé **Du notable et de l'homme d'affaires - L'élite économique de Rimouski 1890-1960**. Ce livre bien illustré vous fera découvrir les grandes familles bourgeoises d'affaires qui ont marqué économiquement et socialement l'histoire de Rimouski; il a été publié en 1996 à l'occasion du 300^e anniversaire de l'arrivée du premier seigneur résidant dans la seigneurie de Rimouski, René Lepage. Pour vous procurer ce livre, envoyez 10 \$ (frais de poste inclus) à: Pierre Collins, Société d'histoire du Bas-Saint-Laurent, 300 allée des Ursulines Rimouski G5L 3A1.
- Mario Mimeault, fidèle collaborateur à la revue L'Estuaire, a reçu le Prix du Gouverneur général pour l'excellence en enseignement de l'histoire canadienne. Un hommage bien mérité !

- **Une louable suggestion...**

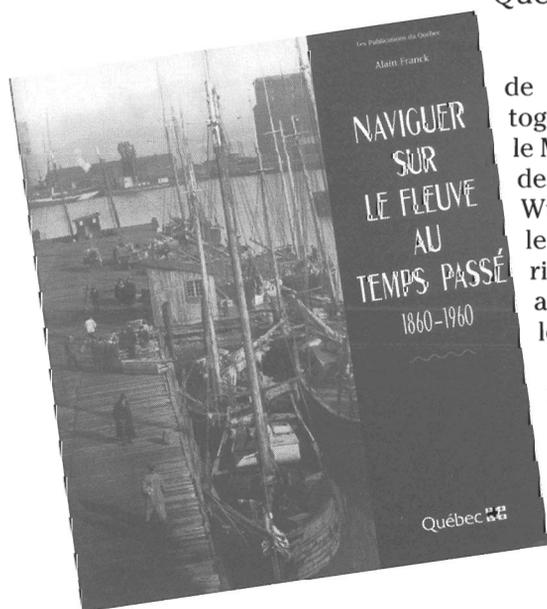
Vous souhaitez contribuer financièrement à la diffusion des connaissances dans le domaine de notre histoire régionale? L'équipe de rédaction de la revue **L'Estuaire** accueillera avec reconnaissance tout legs (par voie testamentaire) ou don (de votre vivant) favorisant la poursuite de ses activités. Légalement, toute donation devrait être faite au nom de la Société d'histoire du Bas-Saint-Laurent. À l'avance, nous vous remercions de votre générosité.

L'équipe

Des livres à lire!



Alain Frank,
Naviguer sur le fleuve au temps passé 1860-1960,
Québec, Les Publications du Québec, 2000, 195 p.

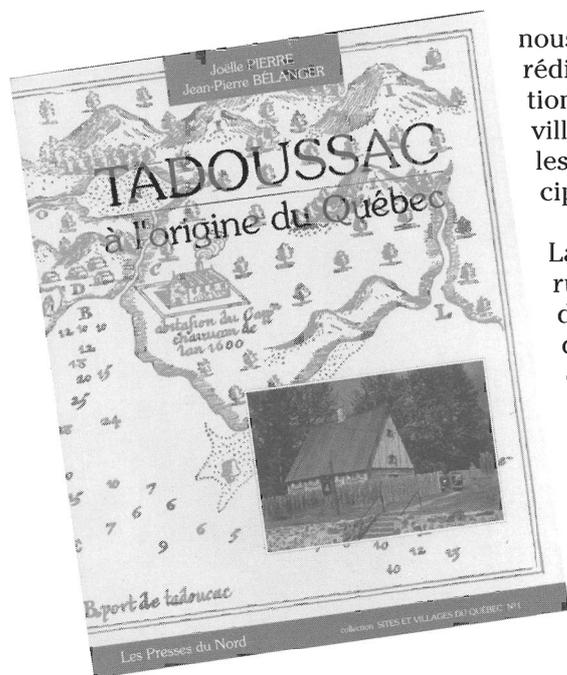


Les Publications du Québec nous offrent encore une fois un bel ouvrage de la collection *Aux limites de la mémoire* consacrée aux archives photographiques de plusieurs musées tels le Musée McCord d'histoire canadienne, le Musée maritime de L'Islet-sur-Mer, le Musée du Bas-Saint-Laurent. Et que dire des talents des photographes parfois inconnus ou célèbres comme Notman, Würtele et autres! Ce livre vous fera revivre d'une façon éloquente l'époque où le fleuve Saint-Laurent était la principale route d'accès aux territoires riverains du Québec. Les bateaux de tous types pouvaient transporter adéquatement passagers, bois, poissons, nourritures et matériels divers pour les commerçants.

En feuilletant ce livre, vous comprendrez le vieil adage: une image vaut mille mots. Aucun texte, même de la plume d'un grand écrivain, ne pourrait vous en révéler autant. Les voilures de certains bateaux, les équipages, les travailleurs des chantiers maritimes, les phares et l'omniprésence du fleuve Saint-Laurent vous feront tressaillir par moments et vous rappelleront sans doute la fuite du temps: nous sommes des ombres qui passent...

Jean Larrivée

Jean-Pierre Bélanger et Joëlle Pierre,
Tadoussac à l'origine du Québec,
 Tadoussac, Les Presses du Nord, 2000, 120 p.



Un de nos collaborateurs à la revue **L'Estuaire**, Jean-Pierre Bélanger, nous a remis un exemplaire de cet ouvrage historique auquel il a collaboré en rédigeant les deux premiers chapitres et une partie du troisième. La population de Tadoussac fêtait cette année le 400^e anniversaire de ce pittoresque village de la rive nord du Saint-Laurent. Les auteurs de ce livre font revivre les faits et gestes de ceux qui ont habité ce coin de pays et relatent les principales étapes passées et présentes de cette communauté.

Tadoussac fut le premier établissement permanent sur le Saint-Laurent. Des explorateurs français pratiquèrent très tôt la traite des fourrures avec des Amérindiens qui connaissaient ce lieu depuis des milliers d'années. Les Basques y ont chassé la baleine et ont fait parfois le trafic des fourrures au grand dam des compagnies qui possédaient un monopole d'exploitation dans ce secteur. À Tadoussac comme ailleurs au Québec, les habitants comptaient sur les ressources naturelles pour assurer leur survie. La traite des fourrures, la chasse aux baleines, la pêche et l'exploitation des forêts environnantes ont assuré un gagne-pain à plusieurs.

Les années 1960 ont été difficiles, mais Tadoussac vit présentement une belle relance économique grâce à l'affluence de nombreux touristes venus observer les mammifères marins: l'été, la population du village dépasse les 3 000 comparativement à 900 durant la saison hivernale. Des restaurants, des hôtels et des gîtes ont surgi çà et là, donnant de nombreux emplois saisonniers aux résidents.

Souignons la présentation de ce livre qui constitue le premier numéro de la collection Sites et villages du Québec des Presses du Nord. Plusieurs photographies ou dessins agrémentent les textes de Jean-Pierre Bélanger et Joëlle Pierre qui nous offrent 400 ans d'histoire!

Jean Larrivée

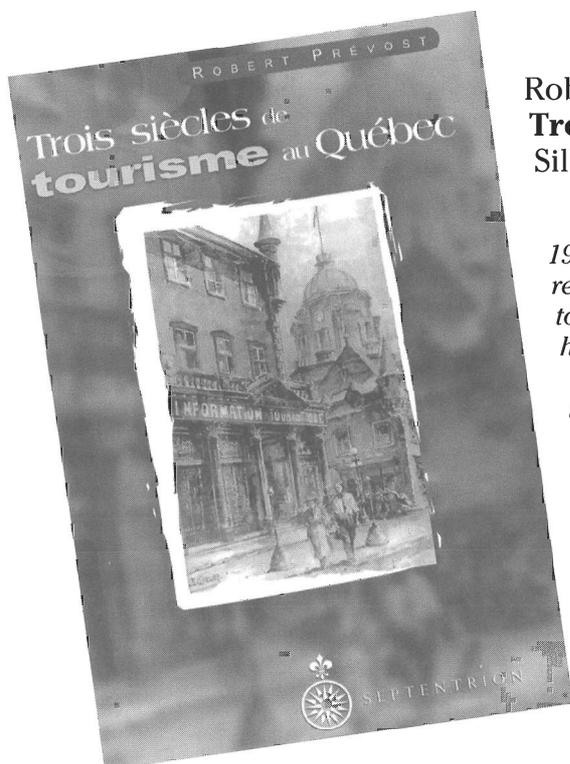
Robert Prévost,
Trois siècles de tourisme au Québec,
 Sillery, Les Éditions du Septentrion, 2000, 366 pages.

Depuis la visite d'Asseline de Ronval en 1662 jusqu'aux Olympiques de 1976, la Nouvelle-France, les deux Canadas puis le Québec n'ont cessé de recevoir des visiteurs. Arrivés sur des frégates, par la route ou par les airs, ces touristes et villégiateurs venus de tous les continents ont pu découvrir nos trésors historiques et géographiques.

Au fil des pages, le lecteur suivra les événements qui ont changé le profil économique et social du Québec et qui ont eu des répercussions directes sur le tourisme: la création des routes, l'installation des réseaux de chemins de fer, la mise en place de terrains de camping, la classification des établissements d'hébergement et de restauration, l'adoption des lois et règlements régissant l'ensemble touristique.

Par ailleurs, du parc des Voltigeurs à Mont-Saint-Louis en passant par le cap Bon-Ami, les Jardins de Métis ou les forges du Saint-Maurice, le lecteur découvrira le déroulement, au fil des siècles et des années, des mises en place des structures et de services d'accueil pour satisfaire les besoins changeants des visiteurs.

(source: communiqué de presse de l'éditeur)



Votre réussite :



notre fierté!

L'UQAR, une université à l'écoute de vos besoins de formation

- Vous désirez retourner aux études.
- Vous cherchez un programme à temps complet ou une formation de courte durée à temps partiel.
- Vous souhaitez suivre votre formation à Rimouski, à Lévis ou dans un centre d'études plus près de chez vous.

L'Université du Québec à Rimouski vous offre :

- un large éventail de cours et de programmes à tous les cycles universitaires
- des services universitaires diversifiés (bourses d'études, bibliothèque moderne, résidences étudiantes, centre sportif, etc.)

Renseignez-vous.

**Nous pouvons faire de grandes choses
pour vous.**

U Q A R

www.uqar.qc.ca

admission@uqar.qc.ca

1 800-511-3382



[http : //www.mcc.gouv.qc.ca/region/01/01.htm](http://www.mcc.gouv.qc.ca/region/01/01.htm)



ARTS
ET LETTRES



PATRIMOINE
ET MUSÉOLOGIE



COMMUNICATIONS
ET INFOROUTES



LANGUE



CULTURE SCIENTIFIQUE
ET LOISIR



CULTURE
ET ÉDUCATION



PROPRIÉTÉ
INTELLECTUELLE



CULTURE ET
MUNICIPALITÉ



La Société nationale de l'Est du Québec
sneq@globetrotter.qc.ca

*Merci de nous lire
et nos meilleurs vœux
pour l'année 2001!*

L'équipe